

UNIVERSITÉ DE MONTREAL
(Programme en extension avec l'université du Québec à Chicoutimi)

Au-delà de la cime
Interprétation théologique de quatre alpinistes

par:

ELIZABETH HARVEY

Théologie pratique

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de maîtrise
En théologie pratique.

NOVEMBRE 2000



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières	i
Remerciements	iii

INTRODUCTION	1
---------------------------	----------

CHAPITRE 1 : Place à la parole des aventuriers

1. La montagne : une réalité physique	11
1.1 Une attention aux besoins primaires de l'homme	12
1.2 La dépendance de l'humain face à la nature	13
1.3 Les souffrances physiques	15
1.4 La vie prend un sens	16
2. La relation à soi et aux autres : une réalité psychologique	18
2.1 La relation avec soi	18
2.1.1 L'introspection	18
2.2 La relation avec les autres	21
2.2.1 La découverte des autres	21
2.2.2 Ouverture aux autres cultures	24
2.2.3 L'importance de l'environnement familial	25
2.2.3.1 L'importance de l'environnement familial rôle du père.....	27
2.2.4 La rupture ou le rapprochement avec le père	28
2.2.4.1 Le retour vers les siens, la communauté	30
3. La dimension spirituelle	31
3.1 Le questionnement et le doute	31
3.2 La liberté	33

3.3	L'expérience de transformation	34
3.4	La paix	35
3.5	L'expérience de la mort	37
3.6	La transcendance	38

CHAPITRE 2 : Entre la solitude du sommet et la solidarité de la cordée :

Vers une modélisation de l'expérience de la montagne

2.1	Le modèle 1 : La quête du sommet	42
2.2	Le modèle 2 : La quête de soi, des autres et le retour	48
2.3	Le modèle 3 : L'expérience humaine	55

CHAPITRE 3 : Vers une herméneutique des traditions culturelles

Et religieuses des montagnes

3.1	L'expérience de la montagne au sein de la tradition religieuse	58
3.2	Le trajet d'Élie	67

CONCLUSION	81
-------------------------	----

BIBLIOGRAPHIE	89
----------------------------	----

Remerciement

Quoique captivante et enrichissante, la route pour compléter une maîtrise est parfois longue et ardue. Sans le support précieux de mon entourage, cette route aurait été une montagne insurmontable. Mais grâce à eux, j'ai escaladé et je suis redescendue...

C'est pourquoi j'aimerais avant tout remercier mon compagnon de route et père de mes enfants Daniel. Par ton amour, ta compréhension et tes encouragements tu m'as aidé à croire en ce projet et à le réaliser. Ton calme inébranlable a su tempérer mes tornades d'émotions. Merci à mes deux enfants Simon et Sara qui pour leur amour de la vie, leur simplicité et leurs sourires éblouissants m'ont rappelé sans cesse cette beauté inspirante et grandiose de la nature.

Merci à ma directrice de maîtrise, Nicole Bouchard, qui par son professionnalisme, sa disponibilité et surtout son respect pour mes idées a contribué grandement à la réalisation de ce mémoire.

Merci aussi à M. Roger Rioux qui a su adoucir avec sa plume, la rigueur de mes mots et les faire valser dans une danse compréhensible. À tous ces alpinistes qui ont si précieusement collaboré à enrichir ce mémoire, merci de m'avoir fait partager vos palpitantes aventures.

Et merci à mon père pour m'avoir transmis l'amour de la nature et à ma mère de m'avoir encouragé et de m'avoir transmis toute la magie de l'art.

INTRODUCTION

Mon sentiment est à la fois un sentiment d'inquiétude profonde pour Thierry et Tony et de compréhension de la puissance du Grand Sud. L'ayant subi tout récemment, particulièrement le jour de l'an. C'est dangereux ce que l'on fait comme métier, plus ici qu'ailleurs à cause de la mer qui, même quand il ne se passe rien, somnole sous la forme d'une houle incessante qui se réveille au moindre soubresaut de vent. J'ai pas bien dormi cette nuit à cause de mon inquiétude pour eux, ça c'est vrai et également parce que depuis l'ex cyclone FERGUS, qui m'est tombé direct sur la tomate, j'ai l'impression qu'il est grand temps de retrouver le Horn. Si on traîne trop longtemps ici, on est sûre de s'en ramasser une. On est tous en sursis dans ces parages. Je l'ai vu de près l'autre jours et espère pas revoir cela, du moins au cours de ce voyage. Je veux même pas imaginer ce que ça donne au dessus de 65 nœuds de vent côté mer, 65 ça me suffit amplement! J'ai vu maintenant le Horn qui n'est pas mythique pour rien! Et prions, même si on est pas croyants que nos deux amis s'en sortent.

Dernier message de Gerry Roufs, reçu le 7 janvier. Gerry Rouf est décédé deux jours après lors de cette course du Vendée Globe

C'est le vent qui souffle dans les feuilles ou la brume au lever du jour, le soleil qui se couche puis la lune et les étoiles qui se lèvent. C'est le vol en plein ciel d'un oiseau ou la course folle des fourmis sur le sol. La nature enveloppe notre existence. Elle marque depuis le commencement, la vie des humains en les nourrissant et les protégeant. Elle a ses odeurs, ses bruits, ses couleurs, ses humeurs. Depuis que je suis toute petite qu'elle me fascine. Je ne me lasse jamais de l'observer, de m'émerveiller devant elle. Elle est pour moi une véritable passion qui m'a permis de mieux me connaître, de m'ouvrir aux autres, de surpasser mes peurs et mes limites. Elle m'a appris à vivre le moment présent, à découvrir la simplicité, la beauté et l'authenticité de la vie.

Au point de départ de ce parcours de deuxième cycle, de mon besoin de comprendre, se trouve cette complicité avec la nature et plus spécifiquement ma rencontre avec la

montagne. En effet, cette dernière m'a le plus appris et plus spécifiquement mon expédition au mont McKinley. Le mont McKinley, de son nom indien Denali, est le plus haut sommet en Amérique du Nord. Située en Alaska, elle est renommée comme une des montagnes les plus froides au monde (car elle se situe près du cercle polaire). Elle fait plus de 6 194 mètres. C'est après deux ans de travail, d'entraînement et de recherche de commanditaires que nous avons été déposés, le 5 mai 1990, sur le glacier de Denali. L'aventure prenait maintenant toutes ses formes. Pour cette expédition, chaque membre de l'équipe, composée de six hommes et une femme, transportait sa charge et l'équipement commun était partagé en sept. Nous voyagions en parfaite autonomie. Tout se trouvait dans les sacs à dos et les traîneaux. Étant une montagne de haute altitude, nous avons donc dû nous acclimater à l'altitude et la logistique était donc de monter par pallier, pour porter de la nourriture plus haut et de redescendre plus bas pour dormir. Nous y avons passé vingt-huit jours. Vingt-huit jours à marcher dans la neige sous le poids du sac à dos et du traîneau m'a amené au plus profond de moi. Demeurer sous la tente en espérant qu'elle ne cédera pas sous le vent, escalader la tête fixée au sol pour ne pas voir le paysage blanc qui ne finissait pas, croiser d'autres équipes avec laquelle tu crées des liens , des amitiés, mais qui ne reviendront jamais, m'ont amené à me poser des tas de questions...Était-ce la quête de l'absurde ou de l'absolu ? Est-ce la faim de l'aventure ou de l'inconnu qui me poussait sans cesse à avancer ? Est-ce la soif de vivre uniquement le moment présent qui me poussait à mettre un pied devant l'autre ? Qui sommes-nous pour aimer danser sur les parois de glace ente la vie et la mort ? Je devais pousser plus loin mon questionnement. Car la montagne était devenue plus qu'un simple terrain de jeu mais un vaste terrain

d'apprentissage individuel axé sur la connaissance de soi, la réflexion personnelle, le dépassement de ses limites et de ses peurs ainsi que l'évolution et l'ouverture de la conscience.

C'est de ce désir de mieux approcher et de comprendre les enjeux et les défis de cet apprentissage de vie qu'a pris forme ce mémoire de maîtrise. J'ajouterai que le choix de me fixer dans le champ disciplinaire de la théologie n'allait pas de soi, moi qui avais accompli un premier cycle dans le champ de l'activité physique. Mais loin de s'opposer dans l'espace de ce travail, ces deux horizons en sont venus à coïncider et à entrer dans un dialogue fructueux au service de cette soif qui m'habite de comprendre les différentes facettes de l'expérience de la montagne. Quatre chapitres forment l'armature de ce mémoire qui s'inspire directement de la méthode en théologie pratique à savoir : un temps d'observation, une herméneutique de la culture et de différentes traditions religieuses, avec un regard plus singulier sur la tradition judéo-chrétienne. Il convient pour faciliter le travail de lecture de faire un bref survol des différents contenus de ce mémoire.

Chapitre premier: place à la parole des alpinistes

Mon observation s'est élaborée à partir de la lecture et de l'analyse de quatre récits d'alpinistes. Cette méthode comportait plusieurs avantages. L'utilisation des récits de vie a permis de dévoiler une grande richesse de détails et une profondeur quant à la compréhension de l'expérience qu'il aurait été difficile d'approcher par le biais de questionnaires ou de statistiques. Axé sur la description, le récit biographique dévoile

comment une personne a agi face à telle situation, mais aussi, les leçons qu'elle a tirées de ses expériences, ses projets personnels et collectifs. Bref, il nous permet de connaître un sujet réel en mouvement. De plus le récit de vie est un bon moyen de valider certaines hypothèses ou questions de recherche en nous centrant sur le sens de l'expérience et de son discours. Enfin, le récit de vie permet d'étudier la dialectique des changements sociaux et leur intériorisation dans la conscience individuelle; ici le récit de vie sera thématique, c'est-à-dire qu'il sera utilisé sur une partie de la vie des individus questionnés.¹ En ce qui concerne le choix de nos informateurs et informatrices le nombre d'années d'expérience a été un critère important. Ces quatre personnes possédaient un minimum de 15 à 30 ans d'apprentissage de la montagne. Elles sont toutes des passionnées de la nature, des personnes contemplatives qui aiment et respectent l'environnement. Elles ont toutes fait au moins deux expéditions en montagne. Certaines en sont à leur sixième expédition. Trois de ces personnes interrogées ont escaladé le Mont Everest, le plus haut sommet au monde. Enfin j'ai tenu à intégrer dans l'espace de ce travail mon propre récit, car je pratique aussi l'alpinisme et comme la participation féminine est plus restreinte, j'ai jugé important de l'inclure dans ma propre recherche. De plus, j'ai inclus le récit de Maurice Herzog, alpiniste célèbre qui a rendu accessible ses mémoires d'expédition. Le premier chapitre présente ces récits. Ils sont groupés autour de trois thématiques à savoir : 1) Une réalité physique. 2) Une réalité psychologique. 3) Une réalité spirituelle.

¹ Franco Ferravoti, 1990, pp.49-51, Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales; Paris, Méridien.

Second chapitre : La modélisation

L'analyse des récits de vie nous a permis de comprendre l'expérience de la montagne en faisant appel à un double mouvement. Cette dialectique est présente à différentes étapes de l'itinéraire de l'alpiniste et permet de dévoiler certains enjeux liés à cette expérience. Dans un premier temps, on retrouve la dynamique du sommet. C'est à travers les efforts physiques, les comportements, les sentiments et les états de conscience, qu'il y a une quête plus ou moins consciente de l'absolu. Cette quête peut souvent être symbolisée par l'atteinte même du sommet, symbole même de l'élévation, de l'espace la plus restreinte et difficilement accessible.

En effet, l'expérience du sommet a longtemps été considérée comme cette expérience même de transcendance où l'être humain surpassant ses limites, atteint le but ultime. Mais cette quête de transcendance, dans l'espace de notre analyse laisse vite la place à une autre réalité. En haute altitude, entre ciel et terre, l'homme par des facteurs bien réels perd le contact avec la réalité. Certains effets physiologiques sont reconnus : manque d'oxygène, mouvements plus lents et plus difficiles, sens visuel et auditif accrus, hyperventilation respiratoire, vomissements, maux de tête ainsi que la dégénérescence des cellules. Tous ces facteurs déstabilisent énormément le corps humain. De plus la vie organique en haute altitude, à plus de 4000 mètres, est inexistante. L'homme se retrouve donc seul, dans un environnement totalement désertique, austère, à la recherche de sa survie. Il est entre la vie et la mort. À travers cette perte de réalité humaine, à travers cette

hypertrophie du moi, l'alpinisme sur le sommet dépasse sa réalité humaine. Il entre dans une autre sphère, se fusionnant presque entre ciel et terre.

Le sommet que nous croyons être le but de tout alpiniste ne devient-il pas qu'un simple passage ou encore n'équivaut-il pas à la mort ? Et si le véritable voyage était ailleurs ? C'est ainsi que notre analyse nous a permis de développer un autre modèle, celui de la communauté.

En effet, il y a toute une expérience humaine qui se développe à travers l'expédition. Il y a l'expérience de communauté, où chaque individu apprend à connaître l'autre et à le respecter. À travers les moments passés sous la tente, ou à cuisiner sous un abri de neige, il y a une réelle relation de communion qui se développe entre tous, une intimité encore jamais atteinte.

À travers les journées complètes à marcher vers le sommet, il y a aussi une démarche plus personnelle qui se fait : c'est la solitude qui ramène constamment à soi-même. C'est aussi cette expérience d'une souffrance physique toujours constante qui ramène sans cesse l'homme à accepter sa condition humaine. Tout cela se mêle à cette prise de conscience d'un univers, plus grand que soit, qui nous interroge sans cesse. Le sommet s'inverse et l'humain comprend que ce qu'il doit toucher, que la véritable rencontre de l'autre n'est pas entre ciel et terre mais avec les autres humains, avec la communauté des hommes et des femmes. C'est autour de ce double pôle que se tisse notre problématique.

Troisième chapitre : vers une herméneutique des traditions culturelles et religieuses de la montagne

Le troisième chapitre veut dégager le sens de l'expérience et son double mouvement dans l'aujourd'hui de notre culture. Dans un premier temps, les sciences humaines nous aident à approfondir la double polarité du sommet et de la communauté. Ainsi que le thème de la communauté autour de la symbolique de l'abri ou la caverne, à en vérifier la pertinence au cœur de notre culture. Les sciences humaines et religieuses nous aidera à approfondir la symbolique du sommet et de l'abri (communauté). Nous verrons comment cette double valeur symbolique est constitutive de plusieurs traditions religieuses. Entre les pyramides d'Égypte, les temples Incas et la montagne chez le peuple juif, nous prendrons conscience de la partie de notre dialogue pour la constitution même de l'humain. Au terme de ce chapitre, on aura saisi des interpellations culturelles, issues de la confrontation des lectures de la pratique et de certaines traditions historiques et religieuses (religions de la nature, judéo-christianisme) qui soient pertinentes pour aujourd'hui. On aura enfin parié sur l'une d'elles, en l'occurrence celle du prophète Élie, pour mieux réaliser le sens de notre pratique.

Quatrième chapitre : Prospective et ouverture

Ce dernier chapitre se veut une ouverture sur les enjeux de notre recherche au sein de notre culture. Nous verrons comment notre problématique questionne notre culture et son idéal souvent associé au sommet et à la performance. Réalité que nous retrouvons fréquemment dans les jeux olympiques où tout est en fonction du podium et même de la première place. Ce mouvement nous permet de dégager des alternatives pertinentes pour

aujourd'hui telles que notre conception de la performance sportive. Nous en viendrons à voir l'autre côté de la médaille par la croissance et l'équilibre de l'humain.

CHAPITRE PREMIER

PLACE À LA PAROLE DES AVENTURIERS

Ce premier chapitre veut nous permettre d'entrer au cœur même de l'expérience de la montagne. Auparavant, pour permettre à ceux et celles qui ne sont pas familiers à l'alpinisme, nous devons recréer une journée en montagne afin qu'ils puissent bien saisir les propos des alpinistes. Il est important aussi de noter qu'avant d'entreprendre une expédition les alpinistes prennent entre deux et même trois ans pour se préparer, c'est-à-dire s'entraîner seul et en équipe et trouver des commanditaires pour subventionner leur expédition.

Les premiers rayons de soleil se lèvent dans un ciel bleu. Ces journées ensoleillées permettent aux alpinistes de se déplacer et souvent d'atteindre l'objectif de la journée qui est d'avancer vers le sommet. Ainsi une journée peut se résumer à aller porter de la nourriture plus haut et revenir coucher le soir au campement afin de s'acclimater à l'altitude ou bien de quitter le camp pour en rejoindre un autre. La marche en montagne se fait très souvent en cordée, c'est-à-dire que chaque alpiniste est relié à l'autre avec une corde. Cela permet de se déplacer prudemment, et de réagir plus vite si un des coéquipiers tombe dans une crevasse ou dans un verset très escarpé de la montagne. Le dîner se passe

rapidement, il est plus souvent froid en ce sens qu'il n'a pas besoin d'être réchauffé. Le principe est de bien s'alimenter sans toutefois perdre trop de temps car la température et la clarté sont des facteurs importants à la réalisation des objectifs de la journée. Ensuite lorsque la clarté s'estompe ou lorsque le camp est atteint, débute des travaux d'équipe pour l'implantation du camp. Chaque alpiniste se met à la tâche. Ils doivent préparer les repas, monter le campement, c'est-à-dire dresser les tentes, construire des murs de protection autour des tentes pour se protéger des vents, planter les piquets de tentes à l'intérieur de la neige pour solidifier la « maison », fabriquer un endroit pour la cuisine et la toilette. Ainsi une journée s'achève. Les alpinistes pourront alors enlever leurs vêtements humides de la journée pour vêtir des vêtements plus chauds et plus confortables. Le soir arrive, lorsque le repas est prêt, chacun s'assied à la table faite en neige, à l'extérieur quand la température le permet et échange sur leur journée. Quand la fatigue les gagnera chacun retournera dans sa tente, certains écriront leur journal de bord et d'autres s'endormiront en espérant que la journée de demain sera encore bonne. Évidemment les journées ne sont pas toujours aussi roses. Certaines sont très épuisantes, d'autres par la mauvaise température empêchent les alpinistes d'avancer. Aussi, il y a ces journées où les chicanes, la fatigue extrême, les abandons, les avalanches, les crevasses et les tempêtes ainsi que la mort, sont au rendez-vous. Après le sommet, la descente comporte aussi des aspects plus dangereux liés à l'individu même. Les journées de descente s'organisent comme celles des montées. Par contre, elles nous révèlent d'autres attitudes quelques fois très dangereuses à la survie

de l'équipe. Car la fatigue et le manque de jugement relié au besoin de revenir chez soi, amènent souvent des gestes moins sécuritaires et plus individuels.

Donnons maintenant la parole à nos informateurs qui ont tous généreusement accepté de me faire don de leur expérience. Je remercie leur générosité, leur talent et leur grandeur. Et je souhaite que vous preniez autant de plaisir à lire ces récits que j'en ai eu à les écouter.

Ce chapitre se divise en trois grandes sections qui présentent l'expérience de la montagne comme une réalité à trois dimensions à savoir : les dimensions physique, psychologique et spirituelle.

1. La montagne : Une réalité physique

Une expédition de longue durée est avant tout physique. Pour escalader une montagne, il faut être en très bonne forme physique, car le corps est sans arrêt en travail. Il devient une sorte de « machine » humaine programmée à toujours avancer. De plus il est

sans arrêt surchargé par le poids du sac à dos et du traîneau. L'idée de céder, effleure sans arrêt l'esprit. Puis, il y a ce manque d'oxygène qui ramène sans cesse l'humain à ce principe que le souffle c'est la vie ! L'escalade en montagne ou une traversée en mer ou en Arctique ramène à ce qu'il y a de plus primaire; boire, manger, dormir et avancer vers un but. L'on vit au gré du temps, à l'humeur et en fonction de la température. Tout est en relation. On a froid, on a chaud, on a faim et quelquefois on n'en peut plus, mais sans savoir pourquoi et comment, on continue à avancer.

Certains alpinistes éprouvent une joie animale au jeu des muscles à sentir vivre et vibrer leurs corps. Il y a une sorte de plaisir à toucher l'extrême limite de ses forces, de ses ressources physiques et morales. La fatigue elle-même saine et franche a quelque chose de satisfaisant et de glorieux.¹

1.1 Une attention aux besoins primaires de l'homme

L'urbanisation, l'ère de la modernité pousse l'humain à se cloisonner, à s'enfermer. Tout est en fonction du moindre mouvement ou du moindre déplacement. La technologie pousse à l'abandon du corps. Le plein air aventure ramène la personne à ce qu'il y a de plus primaire. C'est l'être humain dans tout ce qu'il y a de plus primitif. Comme le dit si bien Maurice Herzog :

Ces pionniers découvrent en montagne une nature à l'état brut. Ils retrouvèrent leurs vrais bras, leurs vraies jambes. Ils ressentirent comme un immense soulagement à se retrouver des hommes dans leurs primitives destinations dans la ligne et l'histoire de l'espèce humaine...²

¹ Maurice Herzog, La montagne, Larousse, Paris 1956, p.15.

² Ibid, p. 6

L'autre sorte d'aventure, c'est elle que l'on réalise, c'est elle lorsque l'on se gèle les mains, on se brûle le visage. Tout est amplifié, les états d'âme, le somme est meilleur, la soupe est bonne.

Sujet 2

On redevient animal. Tu manges, tu bois, tu marches, tu réfléchis beaucoup.

Sujet 1

Certains comprennent lors de ces moments de palpitations sublimes ce que cela veut dire que de vivre, boire, manger et respirer.

Sujet 3

Les convoyages, les aventures en plein air, me ramènent à mes besoins primaires, c'est-à-dire boire, manger (quand on le peut), dormir, et naviguer ou escalader.

Sujet 4

1.2 La dépendance de l'humain face à la nature

Le plein air est l'absence totale du temps. L'on vit en relation avec les éléments de la nature au gré de ses humeurs et de ses caprices. C'est aussi le rappel, la dépendance de l'homme face à la nature. L'homme se relie à elle et tout se passe en fonction de ses humeurs. C'est la soumission de l'homme face à ce qu'il ne contrôle plus. C'est une grande leçon d'humilité qui ramène l'homme comme être de finitude. L'homme devient alors un être de relation.

Choisir délibérément de se placer sous la domination de ces masses à la démesure de l'homme est un acte d'humilité qui est significatif. Chez d'autres, l'expression de sentiment de « sublimation » s'est accompagnée

d'une prise de conscience de la petitesse de l'homme en face de la grandeur de la nature.³.

Moi j'ai toujours aimé la blancheur de la neige. J'ai toujours été fasciné par la glace. J'ai toujours voulu toucher les endroits les plus loin, les glaces pour la comprendre, pour me comprendre. J'ai une fascination pour essayer de comprendre le froid, être ami avec la glace. Je me suis toujours demandé : "glace pourquoi je t'aime tant ?". Quand je passe sur le pont à Montréal, je demande toujours à quelqu'un de conduire pour que je puisse regarder les glaces. Et à chaque fois que je les regarde, je pose la question, à la glace et elle n'a jamais le temps de me répondre. Elle me dit toujours de le demander à l'autre qui la suit car c'est déjà trop tard elle est partie. Et à chaque saison, je dois attendre à la saison suivante, pour y répondre. J'ai toujours la même question. Même lorsque je me suis retrouvé en plein milieu de la calotte, là où j'avais un peu le temps pour y répondre, je ne pouvais pas y répondre.

Sujet 2

Le rythme c'est la nature qui me le donne. Tu es relié à l'atmosphère non au temps. On ne se crée plus d'heure. On est plus synchronisé. J'ai une grande liberté. Tu sens la nature, lorsqu'il pleut tu sens la pluie, lorsqu'il fait soleil tu sens le soleil. C'est le plus beau foyer au monde. C'est la plus grande source de chaleur au monde. T'as froid, sur une arête, un couloir et aussitôt que le soleil te touche tu reçois de l'énergie. C'est incroyable ! Tu travailles avec cela, tu positionnes ta tente pour avoir du soleil. Tu grimpes à des moments de la journée selon les saisons. L'été, tu attends qu'il y ait moins de soleil sur la paroi pour ne pas qu'il fasse trop chaud. L'hiver, tu cherches le soleil. Tout est relié en fonction de la température.

Sujet 1

Il était déjà tard et la face n'avait pas reçu de soleil depuis des heures, c'est pourquoi j'hésitais. Au pire, on peut toujours redescendre. Mais on est toujours à la merci du temps. Seul le temps décide.

Sujet 3

³ Maurice Herzog, op.cit. p.5

Nous étions prêts à partir pour le camp deux lorsque la radio du camp de base annonçait une nouvelle dépression. Des vents violents et une précipitation de neige de plus de six pieds nous ont empêchés de partir. Nous sommes restés au camp de base deux journées de plus. Cela nous a retardés beaucoup, mais on n'y pouvait rien.

Sujet 4

1.3 Les souffrances physiques

La souffrance est une réalité de la vie. On la rencontre à sa façon. La souffrance nous rappelle notre fragilité, notre vulnérabilité. À travers les autres elle est notre miroir. Vivre la souffrance c'est être en contact avec notre finitude. On prend conscience de toute notre réalité humaine. Nos informateurs sont allés au bout d'eux-mêmes. Ils ont rencontré leurs limites humaines, ils ont pris conscience de leur être en tant que corps.

Combien de fois j'ai eu peur de ne pas me réveiller dans l'Antarctique à cause de l'épuisement, la fatigue, le froid. Ça avec mon coéquipier, on se l'ai dit qu'après l'expédition.

Sujet 2

Je n'étais plus capable. J'étais complètement vidé. Je n'avais plus d'énergie. Je me suis assis et j'étais pu capable de me lever. Je n'avais plus rien en moi, plus d'énergie, plus de réserve. Je n'arrivais plus à bouger tout était lourd. J'étais vidé. C'était fini pour moi et l'expédition était finie. Je ne pouvais plus rien faire.

Sujet 1

Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, néanmoins les nuages tournoyaient au-dessus de moi comme si c'était la terre en bas qui les faisait tourner. Je me demandais encore comment j'avais fait pour arriver jusque-là. Je savais en tout cas que je ne pouvais pas en faire plus. Je tenais à peine debout.

Sujet 3

À un moment donné dans la montagne, je me suis assise et je me suis mise à pleurer. J'étais complètement vidée, je tremblais de partout. Je me demandais sérieusement comment j'allais faire pour me rendre au prochain camp. Je me demandais si j'avais atteint la limite de mon corps, celle du non-retour.

Sujet 4

1.4 La vie prend un sens

En plein air, la vie devient un besoin réel, l'objectif premier. On veut vivre avant tout. Faire du plein air aventure c'est tout d'abord préparer une expédition où il y a un programme prédéterminé.

Les lois du hasard sont de beaucoup contrôlées par la méthodologie et la planification, diminuant les chances de risques d'accident ou d'imprévues quelconques. En montagne, le moindre geste coûte et l'expression « gagner sa vie » prend tout son sens. Les frontières entre la sécurité, le risque et le suicide sont parfois assez flous, et il appartient à chacun de déterminer les limites qu'il désire ne pas dépasser. Le danger est inséparable de l'aventure et l'alpiniste trouve un étrange plaisir à se sentir brusquement vulnérable. Il tient sa propre existence au bout de ses doigts. Il sent battre sa vie. ⁴

Quand j'ai décidé de descendre avec les gars pour les aider à évacuer (c'est même moi qui les a convaincus) ils ont tous été surpris. Car ils savaient que j'étais près du sommet et qu'au lieu de le tenter de le faire, je préférais les aider à sortir au plus vite leur copain. C'est drôle parce que le monde croit

⁴ Maurice Herzog, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 15

que les gens qui font du plein air, ne tiennent pas à la vie. Pourtant si tu les voyais se débattre pour s'en sortir. Tu prends conscience de l'importance de la vie. C'est un peu une célébration. C'est célébrer la beauté de la vie. On fait encore plus attention en montagne parce que l'on se rend compte que la vie est belle.

Sujet 1

Tu sais la mort... là où on va. La vie est fragile et elle resplendit si on arrive à être bien, à être en vie.

Sujet 2

Nous n'étions pas non plus les idéalistes prêts à nous sacrifier pour une idée noble. Nous n'étions que deux jeunes gens pleins de joie de vivre qui se lançaient dans l'inconnu pour découvrir les vraies dimensions de la vie, loin du collège et du travail. Non, ce n'était pas l'appel du danger qui nous attirait. Il nous fallait au contraire le réduire au minimum. L'escalade aux limites du possible, c'est cela aussi la vie.

Sujet 3

Nous étions rendus au camp cinq, dernier camp avant le sommet. Mais ma peau avait enflée. Un début d'œdème s'annonçait. Si près du sommet, je pouvais décider de le tenter. Je préférais, redescendre prendre quelques jours de repos au camp quatre et de tenter le sommet une seconde fois. Je savais que si la température se présentait mal, je ne pouvais plus remonter. Mais ma vie et ma santé étaient pour moi le plus important. Je pris une chance et redescendis.

Sujet 4

<h2>2. La relation à soi et aux autres : Une réalité psychologique</h2>

2.1 La relation avec soi

Comme on passe des journées entières à escalader, il y a toute cette introspection qui se passe à l'intérieur de nous. C'est un regard sur ce que nous sommes et ce que les autres sont. C'est notre nature profonde qui surgit.

2.1.1 L'introspection

L'image de la mer ou de l'Antarctique reflète représente l'image même du désert. Là où il y a isolement total. Un paysage infini qui ramène sans cesse à soi-même. L'humain devient alors son seul point d'ancrage. Il cohabite avec lui-même. C'est la grande solitude morale, le retour constant vers soi, vers notre profondeur humaine. Comme le dit si bien le sujet 3 "L'être humain est sans cesse en route...."

Un monde qui représente l'infini, la toute puissance, la contemplation de ces masses énormes et puissants symboles même de la pérennité incitent les esprits aux spéculations qui dépassent les obsessions de la vie courante. La confrontation entre ces signes extérieurs de l'éternité et les médiocres produits de la frivolité la plus immédiate amène chez certains tempéraments accablés ou névrose et tous le sont à des degrés divers, une sagesse nouvelle.⁵

Sur une montagne, il y a un haut et un bas, dans l'Antarctique, on est en route toujours en route. Quand la division du temps s'estompe parce que la notion de haut et de bas, de jour et de nuit, de printemps et d'automne n'existe plus, on passe alors dans l'éternité, toute notion de temps disparaît et l'espace s'agrandit. À chaque pas le monde s'agrandissait à mesure qu'il disparaissait et nous avançons de six milles pas par étape. La progression

⁵ Maurice Herzod, La montagne. Librairie Larousse, Paris, VI, p.5

sur glace fait voyager l'esprit, oublier la fatigue et le poids du traîneau.

Sujet 3

Aller là-bas, c'est être complètement isolé. En plus, c'est tellement loin, c'est très très loin ! Tu sais, l'Antarctique c'est un des endroits les plus froids au monde, où les écarts de température entre la nuit et le jour sont immenses. De plus il y a la glace qui ne fond jamais, elle est là depuis des milliers d'années (sourire). Sans compter qu'à cet endroit, on a la tête en bas et que par rapport à la terre, le pôle sud tourne très lentement, c'est comme un peu tourné sur soi-même. Et le gigantisme de l'Antarctique c'est incroyable ! Il n'y a aucune référence, aucun repère. Tu peux comparer le McKinley au mont Valin (tu peux dire que c'est dix fois plus gros) mais l'Antarctique, tu ne peux pas comparer. Ça m'a d'ailleurs complètement déboussoilé au début. On ne voyait aucun abord. Plus on avançait et plus je faisais autant de kilomètres en moi-même qu'à l'extérieur. L'immersion est plus forte. J'avais le temps de tout revoir. Au début de mon expédition en Antarctique, tout était mélangé dans ma tête. Là ce n'était pas juste une affaire de muscle, parce que c'est long, tu dois structurer, organiser. Je pensais dans ma tête à quelque chose qui m'aidait à m'accrocher à quelque part. À m'accrocher pour continuer. J'ai été en moi. Je peux comparer ça comme une commode à trois tiroirs. Dans le premier tiroir, il y avait le travail, l'appartement, la bagnole. Dans le deuxième tiroir, il y avait mon adolescence, certains voyages. Et enfin dans le troisième tiroir, il y avait mon enfance, ma conjointe et mon fils. J'ai fait le ménage et j'ai mis dans le premier tiroir, toutes les choses qui m'étaient le plus accessibles. Ainsi je n'avais plus à me plier pour les prendre. Je les avais à la portée de main. Ma conjointe et mon fils occupent le premier tiroir. Ça m'a permis de voir les choses qui étaient les plus importantes pour moi. C'est dans ce premier tiroir qu'était le plus important. C'est avec ça que je m'accrochais. J'ouvrais de temps en temps des tiroirs et je les refermais. Tu sais si le monde se retrouvait aussi loin quelques fois, ça leur permettrait de faire bien du ménage. Tu sais, l'Antarctique, l'horizon ne m'apprend rien. Quand on voit une île en voilier, on a l'impression d'être à quelque part, soit même à gauche ou à droite de cette île. Alors que là-bas, l'horizon ne t'enseigne rien. Les seuls repères sont en dedans de toi-même. Beaucoup de gens acceptent mal d'aller en dedans de soi. Ce n'est pas toujours facile d'essayer de replacer les choses.

Sujet 2

Dans la montagne, il n'y a plus de repères extérieurs. Tu marches du matin jusqu'au soir. Les jours ne portent plus de nom. Devant soi, il y a de la

neige toujours de la neige qui ne fait qu'agrandir ton espace qui devient illimité. Plus tu avances et plus tu as l'impression de ne rien parcourir. Le seul repère est toi-même. C'est pourquoi le monde de la neige est un monde de réflexion. Un monde qui te ramène à toi-même.

Sujet 4

2.2 La relation avec les autres

Encordés l'un à l'autre ou restreint à vivre sur une toute petite surface. L'alpiniste est en analyse de ses sentiments et de ceux des autres. Souvent dans les expéditions, on verra de grandes amitiés se développer mais aussi des séparations qui se feront. La nature nous ramène à notre essence même. Les "masques" tombent. C'est donc un cheminement personnel. Des moments d'insécurité face à nous-même qui nous pousse à chercher sans arrêt des réponses. Mais c'est aussi une ouverture vers les autres, une prise de conscience de l'être en relation. C'est une collectivité qui se développe par la connaissance de soi. Il y a donc par le plein air cette prise de conscience de nous-même, mais aussi de l'environnement qui nous entoure. C'est la relation entre l'humain et la nature mais aussi entre l'humain et la société. En montagne ou en voile, l'humain s'équilibre à vivre avec les autres et dans chaque équipe, chacun a besoin de l'autre pour survivre. C'est sans arrêt l'homme qui se découvre, aussi à travers les autres. Il devient un être de relation.

2.2.1 La découverte des autres

Le plein air c'est aussi une rencontre avec soi et avec les autres. Il n'y a plus de superficiel. L'individu se retrouve face à lui-même car il n'y a pas de fuite possible. Encordés ou restreints sur des petites surfaces, il y a sans cesse des confrontations et des négociations. Sans cesse on analyse les sentiments et les états de tous et chacun. Les masques tombent c'est la nature profonde qui surgit. Des liens se créent et durent. Mais il y a aussi des séparations et des prises de conscience sur les relations humaines.

Les alpinistes dont les existences sont liées par ce symbole qu'est une corde à jamais unie par une très profonde amitié. Escalader ensemble c'est un peu au départ accepter de mourir ensemble. Le choix d'un compagnon a une grande signification. L'hostilité même de cette nature à laquelle ils se heurtent dans un même combat contribue à rapprocher les alpinistes et à créer entre eux une véritable fraternité⁶(19). L'alpinisme n'est pas un sport « d'équipe » mais plus que tout autre c'est le sport de la solidarité et de l'amitié. La corde est un lien moral qui sert de véhicule à une grand nombre de sentiments⁷

J'ai passé 7 jours avec des handicapés physiques. On a fait du traîneau à chien, du camping d'hiver on a regardé les étoiles. Deux du groupe sont devenus des grands amis à moi. On a vraiment développé une grande amitié.

Sujet 1

Il y a un "je" et il y a un "nous". On peut être à la fois seul et plusieurs... on peut échanger. C'est la force de l'équipe, la relation est très riche. Il y a son rêve à lui, il y a son rêve à toi. Ce qu'il a toi ce que tu as... il faut accepter de regarder l'horizon dans les mêmes moments. Tu sais la première fois que j'ai vu les premières photos et je nous ai vus deux petits points minuscules, je me suis dit ouf! que ce sera long...(rire). À la première foulée, j'ai dit à Thierry : "prends soin de moi et je prendrai soin de toi..." Pour moi c'est ça vivre. C'est le plus beau contrat qui peut exister.

Sujet 2

Nous voyons ici, que la relation des alpinistes est très profonde. Plus que des amis, ils sont devenus comme des « frères ou des sœurs ». Des liens qui jamais plus ne les sépareront. Par contre, d'autres liens se sont brisés aussi à jamais. Certains ont vu en l'autre un autre visage, une autre personne. Pendant l'expédition, ces sentiments se sont amplifiés et la cordée ne joue pas un rôle de rapprochement mais plutôt d'emprisonnement. Après l'expédition, une fois « libérés », ces liens se sont fatalement rompus.

Durant l'expédition au Nanga Parbat, j'ai élargi mon expérience de la nature humaine. J'étais devenu méfiant et ma vision idéaliste du monde en avait pris un sacré coup. Au fond, c'était une bonne chose. J'étais maintenant davantage conscient des réalités et lorsque, un an plus tard, je pus à nouveau courir et grimper normalement, je ne faisais plus confiance aux gens, même à ceux qui me souriaient.

Sujet 3

Comme on passe nos journées entières à escalader ou naviguer, il y a toute cette introspection qui se passe à l'intérieur de nous. C'est un regard sur ce que nous sommes et ce que les autres sont. Encordés l'un à l'autre ou restreints à vivre sur une toute petite surface, il y a donc sans arrêt une analyse de sentiments et des états de conscience de tous et chacun. Nous étions 7 membres dans l'expédition : six sont devenus les plus grands amis du monde et un a complètement été exclu du groupe. Aujourd'hui nous n'avons plus de contact avec lui.

Sujet 4

2.2.2 Ouverture aux autres cultures

⁷Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 379

Vouloir escalader les montagnes les plus convoitées pousse nécessairement l'individu à voyager aux quatre coins du globe. À travers ces voyages, il n'y aura pas que de l'escalade ou de la navigation. Il y aura la rencontre d'autres cultures, d'autres peuples. La découverte de "nouveau monde" amènera l'individu à ouvrir son esprit. À travers le voyage, l'être humain forge son esprit qui devient plus ouvert et plus curieux. C'est le cas pour ces quatre personnes. Chacune à sa façon a poussé sa réflexion au-delà de cette expédition.

Je me considère chanceux d'avoir touché à des endroits aussi loin et où la neige est aussi pure.

Sujet 2

Je suis allé escalader une montagne en Amérique du Sud. J'ai vraiment aimé le contact avec d'autres cultures. La connaissance d'un autre peuple. L'approche que j'avais eue par la montagne d'une autre culture.

Sujet 1

Avec les indiens, j'ai traversé les Andes en Amérique du Sud, durant des semaines, j'ai voyagé au cœur de la jungle de Nouvelle-Guinée et, avec mon frère, nous avons gravi le plus haut point de notre planète. Pourtant au fur et à mesure que j'allais dans ces pays lointains je pris conscience que les Dolomites étaient le seul endroit où je me sentais vraiment chez moi.

Sujet 3

C'est par la montagne que j'ai découvert les Alpes et l'Alaska. Mais c'est aussi à travers elle que j'ai découvert de nouvelles cultures. Voyager en voilier est une tout autre façon de voir le monde. Découvrir les pays par l'eau c'est jeter un coup d'œil autre que par la route ou l'aéroport. Tu arrives dans les marinas, au cœur même des villes et des villages, entouré de personnes de d'autres pays et de différentes cultures. C'est merveilleux !

Sujet 4

2.2.3 L'importance de l'environnement familial

Il est reconnu depuis longtemps que chaque individu naît avec un certain potentiel génétique héréditaire qui influence tout au long de sa vie.

L'environnement dans lequel chacun se développe joue également un rôle primordial. Ainsi même si nous naissons l'âme musicale, mais que notre environnement familial nous baigne et nous asperge continuellement de musique, nous avons beaucoup plus de chances qu'une autre personne d'aimer la musique et de cultiver un talent potentiel."⁸

C'est donc le cas pour les quatre informateurs et notre informatrice. Chacun a pu développer son potentiel en étant baigné dans un environnement adéquat pour développer sa passion pour le plein air.

Tout jeune on avait un camp. Mon père avait construit un petit chalet près d'une petite rivière. On a passé toute notre enfance là. Aussitôt que l'école finissait le 24 juin, on déménageait là et ne retournait à la maison que le 31 août pour la rentrée des classes. On n'avait pas d'électricité, pas d'eau courante. On ne sortait pas de là de l'été. Mon père avait construit un vieux réfrigérateur. Il l'avait mis dans la terre. C'était une source qui le refroidissait. On s'éclairait à la lampe à l'huile. Mes amis du village venaient me visiter. Ça été comme ça jusqu'à mon adolescence. Je me baignais, on allait voir la nature, on avait des oiseaux. Plus loin y'avait une grosse ferme. Ils avaient des chevreuils, des paons qui étaient tout le temps rendus chez nous. J'étais tout le temps dans la nature. Y'avait des ratons laveurs, près du quai, on soulevait la planche et on les regardait. Il y avait toujours des petits ratons laveurs. On allait les nourrir.

Sujet 1

⁸ Grenier Jacques et Quenville Claude, Long sentier et petits portages, les fondements du plein air, 1987, p. 115

Ma première expérience, tu vas rire ! C'est tu sais à Rimouski, notre rue Racine. C'est aussi un grand couloir où les magasins sont en rangées et le fleuve derrière. Et à chaque fois que l'on passait le couloir, maman me disait : Prends une grande respiration et j'en prenais une et là il y avait ce grand froid et ce froid, c'était glacial et ça je peux dire que c'était ma première expédition ! Il y avait cette chasse au trésor, il fallait chercher un trésor, j'adorais ça ! Tout le monde aime ça, mais moi j'ai eu la chance de faire ça toute ma vie. Comme je te disais tout à l'heure, j'ai grandi, et mon bloc de glace aussi a grandi.

Sujet 2

Nous allions surtout jouer dans les granges des fermes voisines, nous nous cachions au sommet des arbres et nous montions au beffroi, lorsque, par chance, la porte de la tour avait été laissée ouverte. De là, nous pouvions voir Santa Magdalena, le dernier village de la vallée, où habitaient nos grands-parents et où nous passions les mois d'été. Si quelque part sur cette terre, il y a un paradis d'enfance, c'était bien ici qu'il se trouvait. Puis un jour, je commençais à me demander où disparaissaient les nuages. Qu'est ce qui se cachait derrière ces montagnes qui cernaient ma vallée comme une barrière infranchissable ?

Sujet 3

Quand j'étais petite, je passais mes étés au chalet au bord d'un lac. J'aimais me baigner, observer les animaux et les oiseaux. Je faisais du voilier, de la planche à voile et j'aimais me promener en chaloupe où mes amis et moi nous nous amusions à la remplir d'eau pour finalement se baigner. Nous avions des tas d'animaux (faucon, chat, couleuvre, canards), dont j'aimais m'amuser (sauf la couleuvre!). Mais mon jeu préféré était celui de grimper dans les arbres. Je passais mes journées à jouer dans les arbres. Il y en avait quatre, un aligné à l'autre. Mon préféré était le plus gros. Il était ma maison. Je me sentais si bien, en hauteur, caché dans les feuilles, je me sentais en sécurité. C'était tout mon univers.

Sujet 4

2.2.3.1 L'importance de l'environnement familial : Le rôle du père

On peut voir que dans les quatre cas, le père fut le modèle pour les quatre enfants. C'est à travers lui que l'amour du plein air leur a été transmis. Ce lien et cette affinité se développeront au fur et à mesure que l'enfant grandit. Tout au long de leur vie, ils pourront partager ensemble cette passion qui les lie.

Mon père était un grand adepte du plein air. Il ne chassait pas, il ne pêchait pas, il n'aimait pas cela. Mais il était toujours dehors. C'est lui qui avait construit le camp dans le bois où l'on passait nos étés.

Sujet 1

J'ai perdu mon père au retour de l'Ellesmère. J'avais fait une fête quelques jours après mon arrivée et j'avais invité mes parents pour cette fête. J'échangeais souvent avec mon père quand je revenais de voyage. Il aimait cela. Puis ce soir-là, j'allais toujours le voir et il me disait tout le temps : « vas voir tes amis, on se reparlera plus tard. » Puis il est mort subitement. Je n'ai pas pu lui raconter mon voyage. Maintenant à chaque fois que je fais un voyage, je lui parle directement.

Sujet 2

Je me rappelais les histoires que nous avait racontées Père, qui à une époque avait gravi tous ces sommets. C'est à ce moment que mon désir d'escalader est vraiment né.

Sujet 3

C'est probablement mon père qui m'a tout premièrement transmis cet amour, car il est lui aussi un grand adepte de la nature. Dès l'âge de six ans, il m'emmenait partout avec lui sur le voilier (c'était sa passion), en ski de fond, ou en raquette. De plus, je m'amusais souvent à le regarder jardiner, observer les oiseaux, contempler la rivière, à faire un feu ou apprivoiser les écureuils. J'aimais voir cet homme évoluer dans la nature, main dans la main avec elle, comme s'ils partageaient un secret. Que pouvait-il être ? Encore aujourd'hui à 78 ans, il skie, jardine et joue au golf encore cinq jours semaine.

Sujet 4

2.2.4 La rupture ou le rapprochement avec le père

Pour certains, la complicité entre le père et le fils ou la fille a duré tout le long de leur vie. Pour d'autres la passion a tourné à l'obsession. Il n'y a plus de places pour personne.

Les frontières entre la sécurité, le risque et le suicide sont parfois assez flous, et il appartient à chacun de déterminer les limites qu'il désire ne pas dépasser.⁹

Le sujet 3 en vient même à détruire sa relation avec son père.

Lorsque la passion tourne à l'obsession, plus rien autour n'existe que

⁹ Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 15.

l'individu lui-même. Il se coupe de la réalité et s'enferme. Les sujets 1 et 2 ont su garder contact avec la réalité et cette relation père-fils/fille dure ou a duré toute la vie.

Mon père me laissa partir pour une nouvelle expédition au "Pic Communisme". Je le savais malade et je ne voulais pas partir. À plusieurs reprises j'ai téléphoné à l'aéroport pour savoir s'il était sûr qu'il voulait que je parte. Il me disait : " Ben oui, tannant, ne te casse pas la tête : quand tu vas revenir, je vais être encore là." Alors, j'ai décidé de partir; je fais confiance en la vie. Pendant cette expédition, on a eu des conditions extrêmes, toutes les équipes abandonnaient les unes après les autres. Moi, j'ai décidé de continuer, j'étais seul. J'ai rencontré deux amis russes qui m'ont offert de continuer avec eux. Puis au dernier camp avant le sommet, un gars de l'équipe des Bulgares, a fait un œdème pulmonaire qui s'est transformé en œdème cérébral. Il fallait à tout prix le sortir. Sinon, il mourait. On a finalement pu le sortir, l'expédition s'est terminée comme ça. Quand je suis revenu, chez moi, papa était correct. Mais au mois de septembre, il est tombé vraiment malade. Il a commencé à faire un œdème pulmonaire, puis un œdème cérébral. Je l'ai accompagné tout le long. Même juste avant sa mort, il était rendu chez nous, je suis parti dans la cuisine chercher tout le monde. Quand je suis revenu, je continuais à lui dire : " On t'aime, tu peux partir, on va aller te rejoindre, on sera toujours avec toi." Et là, il est parti. J'étais calme, en paix avec moi-même. Par la suite, le médecin est venu me chercher. Il voulait me dire quelque chose. On est allé dehors et il m'a dit : "Mario la raison pour laquelle ton père voulait que tu partes c'est parce qu'il m'avait dit, il faut que Mario parte pour aller se préparer pour moi quand je vais partir. Il me disait : " Quelqu'un sur la montagne va être prêt de mourir puis Mario va s'en occuper, il va être là et ça va le préparer pour ma mort."

Sujet 1

Entre-temps mon père mourut. Il ne pouvait plus hocher la tête à propos de son deuxième fils qui avait transformé sa passion de montagnes en une véritable obsession. Il ne m'adressait plus la parole depuis trois ans.

Sujet 3

Mon père est toujours vivant. J'aime bien aller le voir dans sa maison au bord du lac, l'entendre me parler de ses oiseaux, son terrain, du début de sa

saison de ski. Je sais qu'il profite au maximum des moments de sa vie qui lui reste et que le temps presse pour lui d'en faire le plus possible. J'espère que je lui dirai encore longtemps que je l'aime profondément.

Sujet 4

2.2.4.1 Le retour vers les siens, la communauté

L'amour de l'alpinisme naît avant tout d'une passion humaine. Lorsque le sommet est atteint, il y a ce rappel à la réalité. À travers l'expérience de la montagne, il y a ce désir de revenir auprès des autres, qui grandit. Chez les quatre informateurs, le besoin de retourner vers les autres était plus fort que le désir de ne plus bouger et de s'éterniser. C'est le rappel des racines, de tout ce qu'il y a de plus humain.

Plus je m'implique physiquement et plus le goût de revenir est fort. Tu sais tout humain recherche un certain confort.

Sujet 2

Il y avait deux gars qui après avoir atteint le sommet de l'Everest revenaient sur la route, mais un des deux était devenu complètement aveugle à cause du manque d'oxygène et il était blessé. Il ne pouvait plus continuer. Son ami, ne voulait plus l'abandonner. Il voulait rester mourir avec lui. Il était en communication constante avec le chef d'expédition. Son chef lui a dit : "tu ne peux pas rester là. Tu dois le laisser et partir car sinon vous allez mourir tous les deux. Penses à ta femme et tes enfants, qu'est-ce que je vais leur dire ?" C'est par ces paroles qu'il décida de descendre. La déchirure fut énorme, mais il redescendit.

Sujet 1

Grimper, atteindre un sommet... pourquoi revenir ? Je m'étais souvent demandé ce qu'il adviendrait si je restais assis sur un sommet de 80 000 mètres... Rester là ? Non, il fallait retourner vers le monde que j'avais quitté avec tant de difficultés.

Sujet 3

Lorsque mon conjoint a été évacué, j'ai eu encore plus le goût de vivre pleinement l'expérience de la montagne. Mon journal lui a été dédié. C'est comme si je vivais cette expédition aussi pour mieux la lui raconter.

Sujet 4

3. La dimension spirituelle

Au-delà de tout cela, au-delà des réalités physique et psychologique, il y a cette autre dimension, celle de la spiritualité.

Les montagnes n'offrent pas seulement des possibilités d'aventure, elles invitent à la retraite et à la méditation. La solitude qu'elle nous procure favorise l'éclosion des pensées. La pureté et la subtilité de l'air rendent le corps plus léger, l'esprit serein. L'homme y perçoit « la lenteur des choses : selon le mot profond de Senancour. » L'âme jusqu'à périr s'y penche, pour un dieu, la retraite peut revêtir un caractère philosophique ou religieux. Ce n'est par hasard que le temple, les monastères, les ermitages sont presque toujours situés dans des régions montagneuses. En Chine par exemple, de nombreux pics sont couronnés par un temple bouddhiste ou taoïste.¹⁰

3.1 Le questionnement et le doute

Bien que quelquefois les expéditions puissent sembler de merveilleuses aventures, elles poussent aussi à de grandes réflexions. L'aventure même ne suffit pas, l'homme à travers elle y recherche un sens. Il veut justifier son existence. Même à travers l'aventure, la vie fait son chemin. L'aventure, c'est aussi une portion de doute et de questionnement.

¹⁰ Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p.379

On se demande souvent ce que nous faisons à tel ou tel endroit parce que l'innocence même des situations le demande ainsi. On se demande souvent ce que nous faisons à tel ou tel endroit alors que nous pourrions être si bien et si confortables chez soi. Il n'y a pas de réponses et il ne faut pas en chercher, car ce qui est important, c'est d'être bien dans sa peau, même si parfois ça fait mal. C'est un peu cela le plein air, comme le reste de la vie d'ailleurs. ¹¹

Sur l'Everest, à certains moments de l'ascension, je me demandais ce que je faisais là. Je me sentais un peu comme dans un cirque. Je me demandais ce que je venais faire ici. Je repensais souvent à cette chanson de Beau Dompage qui disait : "Ça ne vaut pas la peine de laisser ceux qu'on aime pour aller faire tourner des ballons sur son nez..."

Sujet 1

Je me demande pourquoi je fais cela.

Sujet 2

À quoi bon se rendre la vie plus compliquée qu'elle ne l'est déjà ? Pourquoi avoir froid quand on peut avoir chaud ?

Sujet 3

Monter et redescendre en pallier deux fois la montagne plutôt qu'une pour s'adapter à l'altitude. De plus, demeurer sous la tente en espérant qu'elle ne cédera pas. Escalader la tête fixée au sol pour ne plus voir le paysage qui n'en finit plus et croiser des équipes qui ne reviendront plus m'a amenée au plus profond de moi. Pourquoi chercher à avoir froid quand on peut avoir chaud ? Est-ce la quête de l'absolu ou de l'absurde ?

Sujet 4

¹¹Grenier Jacques et Quenville Claude, Long sentier et petits portages, les fondements du plein air, 1987, p.193

3.2 La liberté

Il y a plusieurs sens à la liberté. Celle que l'on retrouve dans ces témoignages n'est pas la liberté de choisir, car la température restreint la liberté. Celle dont il est question est selon moi, la liberté dont Jean-Paul Sartre traite.

La liberté n'est pas ce qui définit l'homme dans son essence ou dans sa nature mais ce qui contraint l'homme continuellement à se faire et à se modifier au lieu de simplement coïncider avec soi.¹²

La nature est donc l'élément qui pousse l'humain à se modifier et à se changer sans cesse. Par la relation qu'il a avec lui et les autres, la relation qu'il établit avec la nature, il est sans cesse en confrontation, il devient un être en changement, empreint à la liberté.

L'homme s'exalte de se sentir libre de ses actes et de son destin de leur existence même de pouvoir exercer sans frein ses instincts de conservation de la lutte.¹³

Je me sens incroyablement libre. Il n'y a plus de temps, tout est relié à la température, à la nature.

Sujet 1

Tu sais, les grandes expéditions, tu as le temps de t'arrêter. Y'a des moments dans la vie tu aimerais t'arrêter et pouvoir te questionner, mais tout va tellement très vite que tu ne peux pas t'arrêter trop longtemps. Alors que l'expédition, tu as le temps.

Sujet 2

¹² Dictionnaire général des sciences humaines, p. 551.

¹³ Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 15.

De nos jours, les gens ne connaissent de la liberté que le nom. Ils voudraient être libéré des lois, des responsabilités quotidiennes, libres de toute haine et de toute ambition. Qui sait vraiment ce que ce mot signifie ? Absolument personne. Je pense souvent que nous, les montagnards, en sommes les plus proches, nous qui vivons dans ce merveilleux paradis sur terre. En effet, le vrai montagnard n'est pas sensible à la vanité et n'obéit à aucune règle prédéterminée. Il n'est pas sensible à la vanité humaine, comme les ambitieux des villes. Il n'est l'esclave de personne, pas même de la pesanteur. Je ressens de la pitié pour ces hommes qui ne réalisent pas que les règles imposées par la vie moderne creusent un fossé infranchissable entre eux et la nature.

Sujet 3

Il n'y a plus de temps, plus d'heure. On vit au gré de la nature et en fonction de ce qu'elle nous donne. Il n'y a plus de limites. Dans la nature je me sens libre.

Sujet 4

3.3 L'expérience de la transformation

Tous les éléments que nous avons vus auparavant sont sans contredit des facteurs menant à la transformation de l'être. Par l'expérience du plein air, l'humain forge son corps, sa personnalité ainsi que son esprit.

L'alpinisme est de plus en plus considéré comme un moyen de s'affirmer, un mode d'expression de soi-même une réalisation totale de possibilité de l'être.¹⁴

¹⁴ Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 380.

À travers tout ce que j'ai vécu, l'aventure a changé ma vie, ça m'a apporté une tout autre dimension.

Sujet 1

Les choses de tous les jours sont importantes. Elles prennent une dimension toute autre. D'aller à l'essentiel, tu sais on n'est pas là pour faire le beau. Je déteste le plastique. Je n'aime pas les apparences.

Sujet 2

Il y avait une nouvelle dimension dans ma vie. Je me rendais compte que quelque chose en moi avait changé. Un examen est sans importance, bien plus importante était la certitude intérieure.

Sujet 3

Entourée de montagnes et d'air pur, escalader ce merveilleux monde m'a éveillé à une conscience plus profonde. Il y avait la vie, mais encore plus que cela il y avait cette dimension tout autre que je n'arrivais pas encore à définir.

Sujet 4

3.4 La paix

Les trois individus nous parlent de ce que la nature est aussi une expérience de l'âme. Il devient donc bien important de définir le mot "âme". Il y a plusieurs façons de définir l'âme, mais la meilleure définition qui exprime bien ce que l'on cherche à dire, est celle trouvée dans le Dictionnaire de la langue française :

C'est le principe des facultés morales, sentimentales et intellectuelles : siège de l'esprit et de la passion."

Passion en ce sens qu'il y a un mouvement de l'âme résultant d'un désir intense, d'un penchant irrésistible éprouvé pour quelque chose. C'est donc ce que la nature éveille en ces trois personnes. Plus qu'une passion incontrôlable, la nature pousse l'individu à être. Il n'est pas l'objet d'un simple désir. C'est un élan du cœur qui le pousse à être humain à part entière.

Au sentiment d'évasion que procure la vie à la montagne s'est ajoutée pour certains une impression plus subtile de libération d'apaisement de « sublimation » de dépouillement de soi-même sur les hauteurs.¹⁵

Je me sentais bien. Ça me faisait du bien au cœur et à l'âme. La nature me permet de mieux comprendre de me rapprocher des réalités spirituelles. Au niveau même des choses de l'âme.

Sujet1

Je marche pour aller loin. Une soif qui me pousse vers l'inconnu, vers l'aventure. Elle me pousse à me dépasser, à surpasser mes peurs. À oublier les limites de mon corps et entrer dans une nouvelle dimension, celle de mon âme. Car la nature fait appel à mon âme.

Sujet 4

Tout est silencieux et quel silence! Au début c'est même oppressant, nous n'y étions pas habitués. Peu à peu la paix remplaça ce sentiment, une paix qui se fit intérieure. Je me rends compte aujourd'hui que cette paix n'est possible que dans les parties du monde qui ne sont pas morcelées par les hommes et leurs prétentions territoriales. L'abnégation du désir ou l'ignorance de la douleur, la troisième des "Quatre Nobles Vérités" du bouddhisme est transcendante pour le silence, la paix et l'infini tels que je les ai éprouvés en Antarctique.

Sujet 3

¹⁵ Maurice Herzod, La montagne, Librairie Larousse, Paris, VI, p. 379

Tout est amplifié, les états d'âme.

Sujet 2

3.5 L'expérience de la mort

Le contact réel avec la mort révèle une tout autre réalité qui n'est pas celle qui fait peur. L'angoisse fait place à une sérénité, une acceptation totale de la mort en tant que but ultime de chaque être humain. Mais il y a un danger à cela. En croyant "apprivoiser" la mort, l'humain devient surhumain. Il devient un être sans peur, il perd le contact avec la réalité. Il se croit invincible. C'est ce qui s'est passé dans les quatre cas.

Après avoir survécu à plusieurs avalanches dont l'une m'a emporté, il y avait un calme en moi. Je me sentais tellement bien et tellement calme. Plus rien ne pouvait m'arriver. Je n'avais plus peur de rien. Je ressentais une grande paix. Après, je me suis mis à grimper comme jamais personne n'avait grimpé. J'escaladais en moins de temps ce que les sherpas faisaient. C'était incroyable comment j'allais vite et que plus rien m'arrêtait. Personne n'en revenait!

Sujet 1

La peur de la mort disparaît au fur et à mesure qu'elle approche.

Sujet 3

C'était un jeudi soir, vers minuit. En un seul moment, la tempête se leva. Le vent soufflait si fort que la bôme et les voiles arrachèrent. Il y avait devant moi une puissance qui t'effraie, celle de la mort. J'avais peur, tellement peur de mourir. À travers ces moments, j'ai cherché à lutter contre cette réalité, je voulais la fuir, l'oublier, je ne voulais pas l'accepter. Mais je n'y pouvais rien car j'étais dans le bateau et s'il coulait, je coulais avec lui. J'ai donc plongé dans ce nouvel état... celui de l'acceptation. Jamais auparavant je n'avais senti ce bien-être en moi, cette paix. C'était un moment unique où la vie prend tout son sens. Quand je suis revenue du voyage tout me semblait banal... ma maison, mes amis, mon conjoint...

Sujet 4

La vie et la mort sont toujours ensemble. C'est comme deux enfants qui se donnent la main. T'appelles l'un et l'autre vient aussi. On essaie de l'apprivoiser. Tu sais, j'ai peur de mourir (petit frisson) c'est terrible, mais la peur de la mort ne m'empêchera pas de faire mes aventures. Mais j'ai peur de mourir en expédition.

Sujet 2

3.6 La transcendance

Le plein air aventure dans les trois cas, touche à une expérience autre que physique. Les souffrances physiques et morales deviennent, à certains moments de l'expédition, si intenses, qu'elles semblent s'effacer pour laisser la place à une autre dimension. Chacun dépasse un certain ordre de réalité ou toute expérience possible. Le corps laisse la place à l'esprit, c'est l'expérience de la transcendance.

Sur l'Everest, y'avait un Américain qui avait atteint le sommet. Il n'avait plus beaucoup d'oxygène et en redescendant, il commençait à avoir des hallucinations. Tout au long, il est persuadé que son ange gardien le supportait, lui parlait, le guidait. C'est lui qui l'a aidé à redescendre. Moi, je crois en cela. Je crois que plus ton corps "meurt", plus ta conscience s'élargit. Comme lorsque tu meurs, il y a cet élargissement de conscience

qui te permet de faire le bilan et de voir tout le film de ta vie se défiler.

Sujet 1

La nature à l'état sauvage est le meilleur miroir de nos âmes.

Sujet 3

C'est comme si chaque effort physique pousse les limites de ton corps. Mais à un moment donné tu as l'impression que les limites de ton corps sont atteintes, et que c'est la conscience qui s'éveille. Ton corps meurt un petit peu plus et ta conscience s'éveille un petit peu plus.

Sujet 4

CONCLUSION

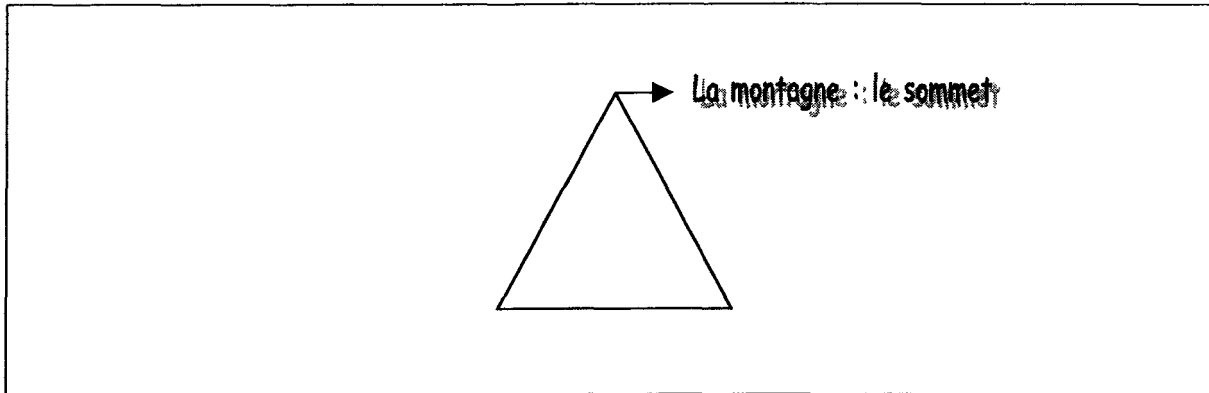
L'écoute de ces récits nous démontre la complexité de l'expérience en montagne. Plusieurs éléments questionnent cette expérience. Ce qui nous surprend ce sont les ambivalences et les nuances du vécu. . Entre la vie et la mort, entre la joie et la souffrance, entre la solitude et la solidarité, nos informateurs vivent des émotions importantes. Comment analyser ces écarts ? Nous pousserons plus loin cette analyse afin de pouvoir saisir ces multiples expériences qui se vivent sur la montagne.

DEUXIÈME CHAPITRE

ENTRE LA SOLITUDE DU SOMMET ET LA SOLIDARITE DE LA CORDEE : VERS UNE MODÉLISATION DE L'EXPÉRIENCE DE LA MONTAGNE

Dans un premier temps, nous avons laissé la parole aux aventuriers. C'est leur expérience et son inscription dans le langage qui a constitué la surface portante de ce mémoire. Mais l'écoute de ce discours n'est que le premier jalon de notre travail. Il faut ouvrir la réflexion sur de nouveaux possibles, perforer le dire pour aller au-delà et voir ce qui se dit au sein de cette expérience. À partir de ces dires, j'ai tenté de décrire ce qui m'apparaît les deux versants de la montagne. Le versant éclairé, celui qui frappe le premier et que j'appelle la quête du sommet. Puis un second, plus sombre moins éclairé, loin des médias, celui de la quête de l'autre. Cette solidarité vécue au quotidien pendant la marche et l'escalade. D'abord nos informateurs ont parlé des efforts de leurs souffrances pour atteindre le sommet de la montagne, sans compter ces longues années de préparation et d'entraînement pour enfin réaliser leur rêve, atteindre les plus hauts sommets du monde. Ce premier modèle symbolise alors la montagne, sous forme d'un triangle, présentant ainsi la quête du sommet.

2.1 Modèle 1 : La quête du sommet



À la base, l'ambivalence même de ce modèle représente le premier contact réel avec la montagne. L'homme pour la première fois aperçoit de ses yeux la montagne et le sommet tant convoité depuis des années. C'est son premier contact réel et physique avec la montagne. Les deux pieds posés sur la montagne, il regarde et analyse, l'éclosion de son rêve. À travers ce premier contact, une foule de sentiments peuvent surgir l'euphorie, la joie, mais aussi l'inquiétude et la peur. Car, à travers l'histoire, à travers les cultures, la haute montagne a inspiré à la fois peur et haine, crainte ou désir, rêve ou cauchemar. Elle a été longtemps perçue comme un lieu inhospitalier aux humains, réservé aux seuls dieux ou démons. Ce n'est que plus tard vers les années 1700 que des dénommés Paccard et Balmat, ont marqué les débuts réels de ce qu'on appellera désormais l'alpinisme, sport des ascensions en montagne.

Otre les plaisirs primitifs du jeu qui consiste à chercher, à grimper les parois et les abîmes afin de parvenir à un sommet, l'action alpine peut devenir une quête plus ou moins consciente de l'absolu¹⁸

Dans ce modèle, c'est l'homme qui s'adapte à son environnement. À lesquels des sentiments de puissance et de liberté s'entremêlent des sentiments d'impuissance et de dépendance. Comme le dit le sujet 1, c'est une liberté qui te lie à la nature tout en te laissant libre de tes actes.

Pour la première fois de ma vie, je faisais l'expérience d'un isolement total et j'étais envahi par un profond sentiment de sérénité, une merveilleuse sensation de liberté, pouvoir faire ce que je voulais. Cette soudaine révélation me fit l'effet d'un stimulant. Je voyais les choses sous un jour nouveau. Nous étions totalement autonomes et n'avions de responsabilités qu'envers nous-mêmes ; personne n'interviendrait, personne non plus ne viendrait à notre secours.¹⁹

Un environnement à la fois beau mais aussi hostile qui donne à l'aventure une saveur inconnue qui ne donnera que sa réelle valeur qu'à la toute fin, c'est-à-dire qu'au retour de la montagne. Ce sera l'humeur de la montagne qui façonnera les journées de l'alpinisme. Avancer, attendre, dormir, monter le campement, manger, tout cela sera directement lié à l'humeur de la montagne. Les aventuriers nous rappellent dans leurs mots, à quel point ils sont dépendants face à elle. D'où l'interrelation qui se développera tout au long de l'ascension entre l'homme et la montagne. C'est l'appel même de l'homme dans ce qu'il est à la base même de son essence, c'est-à-dire vivre, boire, manger, dormir et se créer un

¹⁸ Samivel, Cimes et Merveilles. Paris, Arthaud, 1975, p. 114

¹⁹ Simpson, Joe. La mort Suspendue. Paris, Glénats, 1990, p.21

environnement, un abri. Nous avons d'ailleurs déployé ces aspects lors de la première section de notre observation.

Après les premiers contacts établis entre la montagne et l'homme, c'est le départ vers la quête. Sac à dos au dos, traîneau relié aux hanches, c'est l'ascension qui commence. Une marche qui deviendra interminable. Les longues heures, à avancer sous le poids du sac à dos et du traîneau, engendreront des souffrances physiques. Nous pouvons lire à travers les mots des alpinistes à quel point, à certain moment, la souffrance est immense. Ils se retrouvent entre la puissance mais aussi la fragilité.

Ici s'amorce l'aspect négatif du thème où la montagne se trouve envisagée non plus comme une sorte de tremplin vers l'En-Haut, mais comme un obstacle pesant et un lieu d'épreuves ; cette dernière interprétation trahit l'expérience concrète des peines et des périls rencontrés dans les régions élevées.²⁰

La quête du vertical devient une quête longitudinale, qui pousse l'homme à vivre le moment présent. Son regard est jeté non plus sur le sommet, mais sur chaque seconde de cette marche. Cette insistance sur le moment présent s'inscrit dans les discours de nos informateurs. C'est maintenant l'horizon qui est scruté et non la cime. Il y a ce besoin de s'ancrer en soi pour ne pas abandonner. L'alpiniste vers le sommet est entre deux mondes, entre le sien et entre le terrain. Plus il s'approche vers le sommet et plus la réalité se confond avec l'irréel. Tout est à la fois réel et irréel :

²⁰ Samivel, Homme, Cimes et Dieux, Paris, Arthaud. 1984, p. 76

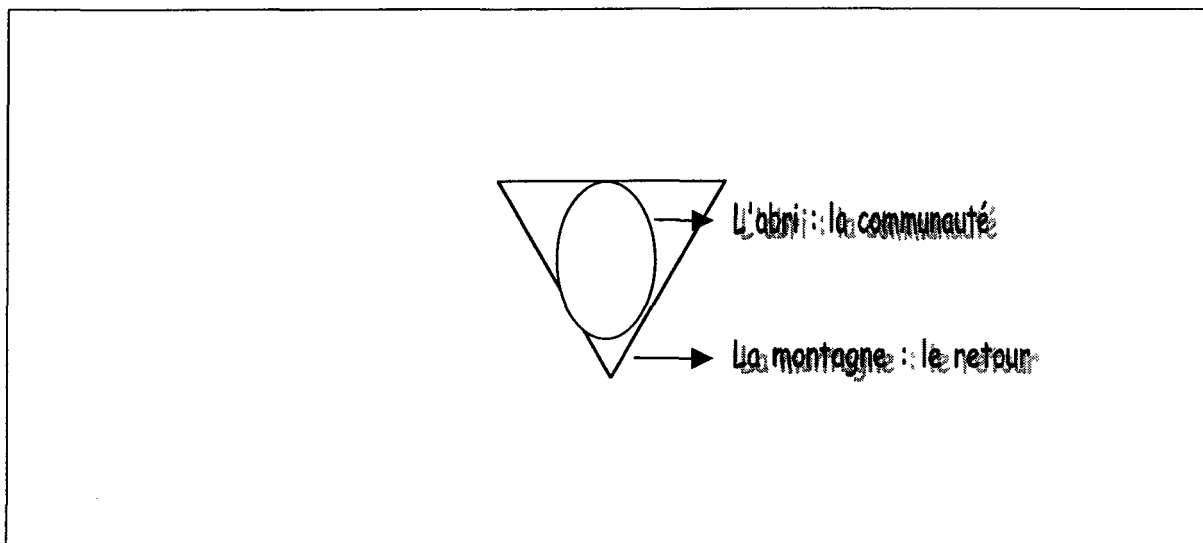
À l'aspect néo-mystique de l'aventure alpine se trouve même justifié en apparence par les caractères propres au monde de l'Altitude tels qu'ils sont perçus par les sens. On peut les résumer en notant qu'il s'agit sur différents plans d'une sorte de retour à l'Unité. Par exemple, les bruits multiples de la vie, tels qu'on les enregistre dans la plaine ou la vallée, s'évanouissent peu à peu dans un silence sidéral. La gamme des couleurs se simplifie jusqu'au noir et blanc (synthèse de toutes les teintes). Les formes passent à la géométrie abstraite, du cristal et toutes les lignes du paysage s'unissent au nœud nuptial de la Cime. La vie animale et végétale disparaît. Seul l'homme, par un acte exprès de volonté, et une suite de menues victoires sur la pesanteur, à travers ses propres faiblesses, parvient, pour quelques très courts instants, au centre d'une sphère immuable, hors du temps et même de l'espace "humain", purement minérale, presque abstraite de formes et de couleurs, d'où il domine par le corps, et a la forte impression de dominer également par l'esprit le reste de l'univers, les autres êtres et lui-même. Ensemble de sensations productrices de ce que l'on pourrait nommer "l'euphorie des cimes". Est-ce réaliste ou s'agit-il d'une sorte de mensonge cosmique? Certes l'ascension, par l'espèce d'ascèse qu'elle exige et l'euphorie finale qu'elle procure constitue une illustration remarquablement adéquate de la quête mystique. Mais il ne faut pas perdre de vue que, jusqu'à plus ample informé, elle n'en est justement qu'une illustration.²⁵

Quoique euphorique, ce point culminant, le sommet, est aussi le point où l'alpiniste doit redescendre. Car on ne peut rester au sommet. En effet, l'expérience du sommet a longtemps été considérée comme cette expérience même de transcendance où l'humain surpassant ses limites, atteint le but ultime. Mais cette quête de transcendance laisse vite la place à une autre réalité.

En haute altitude, entre ciel et terre, l'humain par des facteurs bien réels perd contact avec la réalité. Certains effets physiologiques sont reconnus : manque d'oxygène,

²⁵ Samivel, Cimes et Merveilles, Paris, Arthaud, 1975, p. 115

2.2 Le modèle 2 : La quête de soi, des autres et le retour.



Cette inversion vient donc donner une autre réalité à la montagne. Ce que nous croyons voir de l'extérieur devient différent lorsque l'on regarde l'inversion. Le schéma ne représente plus une montagne mais plutôt son intérieur, voire même une caverne, un abri.

C'est au fond des cavernes que l'on a retrouvé les traces des plus anciennes manifestations magiques ou religieuses. C'est dans les cavernes des montagnes que de nombreux explorateurs du monde intérieur iront chercher l'abri primitif et indispensable, en même temps qu'un enclos favorable à la méditation, aux exercices spirituels, aux mutations profondes de l'être. Se retirer dans la caverne, c'est éluder pour un temps l'univers fluent des phénomènes, réanimer un processus de lente gestation, puis reprendre sa place dans le futur, aussi différent de l'homme. L'ermite, la caverne, la montagne : trilogie familière à bien des traditions, dont les grands acteurs, à une époque ou à une autre, vont faire retraite parmi les solitudes pétrées ou neigeuses, véritable entracte qui précèdera une révélation définitive, ou un nouveau cycle d'activité.²⁷

²⁷ Samivel, Hommes, cimes et dieux, Paris, Arthaud, 1984, p. 63

Cette souffrance vécue au sommet, l'incite à redescendre. Doucement le sommet n'apparaît plus comme un but, il ne le voit plus, c'est cet horizon, infiniment blanc qui le pousse à se tourner vers lui-même, au plus profond de lui-même. Une fois le sommet atteint, c'est le moment présent qui s'installe, l'humain fait le point sur lui-même et à travers ce désert infiniment blanc, les questions se formulent, tout comme le sujet 2 qui parcourait autant de kilomètres à l'extérieur qu'à l'intérieur de lui-même. C'est donc l'isolement. L'alpiniste sans autres repères que lui-même et les autres se retrouve dans un désert. Le désert représente à la fois l'isolement, la retraite, le retour sur soi-même. C'est le retour aux sources, l'humain qui se questionne.

Les montagnes sont riches en phénomènes plus ou moins étranges. Et la raison en est d'abord qu'elles sont des espaces désertiques. Or, dans le désert, qu'ils soient de sable, de neige ou de rochers, tous ceux qui ont connu cette expérience peuvent en témoigner. D'étranges phénomènes se produisent. Inconcevables dans une région habitée à plus forte raison au sein des grandes concentrations urbaines. Peut-être parce que l'homme ordinaire y subit une espèce de métamorphose, qu'il y retrouve une personnalité et une originalité égarées au contact de la foule, et qu'à moins d'un irrémédiable avilissement, il y vit pour un temps, à côté ou au-dessus de lui-même. Au premier abord, c'est poser simplement le problème de la subjectivité de l'observateur. Et il est permis à qui le souhaite d'en rester là, coller sur toute manifestation insolite le mot "hallucination", et ne plus s'en préoccuper. Mais ceux qui se méfient à la fois des réponses-à-tout-faire, des opinions conformistes et de la paresse d'esprit, voudront aller plus loin, et se demanderont si l'isolement, la solitude n'ont pas pour première vertu de placer le sujet dans un état nouveau, anormal, de réceptivité, porter à leur paroxysme les facultés d'attention, exalter à l'extrême les perceptions sensorielles, et peut-être réveiller celles qu'une longue évolution dirigée n'a pas tout à fait effacées. Les déserts de l'altitude ont des effets spécifiques, à cause de cette altitude justement dont nous connaissons encore mal les effets sur le psychisme humain.²²

²² Samivel, Hommes. Cimes et Dieux, Paris, Arthaud, 1984, p. 252

Ces déserts qu'ils soient de neige ou de sable permettent l'introversion. Une introspection que rarement la ville et la rapidité de la vie que l'on mène nous permettent d'avoir. C'est un arrêt dans le temps, comme un sablier qui ralentit sa course et qui nous permet de faire le focus uniquement sur nous, mais aussi sur ce qui est présent en ce moment même. C'est l'humain en relation avec la nature, avec lui-même mais aussi avec les autres. Ce sont des moments très intenses où les relations humaines prennent un autre sens. Dans le désert, les repères extérieurs sont aussi les autres. On est plus tourné vers les autres car chacun dépend de l'autre pour survivre. Il y a un « je et il y a un nous », nous rappelle le sujet 2. Chacun a besoin de l'autre. Il y a toute cette confiance et ce respect qui se développent. Il y a cette intimité qui s'installe. Chacun se dévoile à l'autre, simplement. Dépourvus d'objets de distractions nous sommes ramenés à nous-même. Cette corde par laquelle nous nous attachons dans la journée reste toujours présente le soir, même si nous nous désencordons elle nous relie et nous unit à tout jamais. Mais cette union peut aussi devenir un divorce. L'encordement peut être aussi un emprisonnement. On peut y découvrir des côtés très positifs mais aussi des côtés très négatifs. C'est la personne qui est mise à nu. Nous pouvons voir cette relation qui existe entre les membres de l'expédition. Ils font allusion à un contrat, un lien qui les unit à jamais. Par ailleurs, d'autres avouent qu'ils n'ont plus aucun contact avec certains membres, un autre avoue même qu'il ne fait plus confiance à personne. Aujourd'hui ils sont soit les meilleurs amis au monde ou des êtres auxquels les chemins ne se croisent plus. La tente aussi permet cette intimité avec l'autre. Car l'abri, représenté par la tente

de camping, le protégera des intempéries et lui permettra de partager avec le reste de l'équipe les moments intenses de l'expédition. Il jouera un rôle très important tout au long de l'expédition. L'abri devient aussi le meilleur moment pour communiquer avec les autres. À travers cette aventure, à travers la tente, il y a tout ce respect qui s'installe, une intimité qui ressemble à celle de deux enfants heureux de se retrouver enfin seule dans le noir, pour discuter et rigoler. Ce « toit » permet à l'alpiniste de s'abriter, de se retrouver avec les autres et de se retrouver lui-même. Il donne chaleur et réconfort, mais aussi le protège des intempéries et lui permet de mieux s'enraciner. Sans nécessairement être dans la tente, le campement amène cette dynamique. La journée terminée, le trajet accompli, c'est maintenant l'heure de s'asseoir et de partager avec les autres. Lors de ces instants, les relations humaines prennent un autre sens. On est plus tourné vers les autres car chacun dépend de l'autre pour survivre. Dans cet espace restreint, chacun se dévoile. Dépourvus d'objets de distractions, nous sommes ramenés à nous-même. Et quoi qu'il arrive, chaque personne se révèle. À travers ces questionnements intenses, la vie prend une tout autre dimension. Sans contredit, le campement que nous appellerons ici l'abri est un moment très important et essentiel pour l'expédition. C'est l'humain qui se retrouve, qui retrouve ses racines, son équilibre, sa pleine réalité d'homme et de femme. Cette aventure plus que physique devient une grande aventure humaine, symboliser par l'abri.

L'abri te ramène à la vie, aux autres, à la prise de conscience de ton entourage. C'est un moment d'arrêt dans le temps pour mieux vivre le présent. Mais il y a l'autre réalité, celle que tu côtoies dans la montagne sans vraiment trop savoir qui elle est

réellement, jusqu'au moment où elle frappe, où ta vie ne tient plus qu'à un fil. Là-bas, il y a aussi la mort.

La présence d'un péril de mort clairement perçu implique d'ailleurs un engagement plus complet, de sorte qu'il cesse d'être un jeu pour devenir plutôt une forme intermittente et artificielle d'activité libératrice.²³

La mort qui te fait réaliser la vie, qui te rapproche de l'essence même de l'existence, de la nature même de l'homme. C'est la vie qui prend un sens, qui t'ouvre aussi à une autre dimension. À travers l'expérience de la montagne, chaque alpiniste vit cette transformation de son être, qui le pousse à entrevoir de nouvelles facettes de la vie, apprécie tout ce qui est autour, de trouver plus beau mais aussi plus grand cette montagne ou cette nature qui les entoure. Pour le sujet 1, l'aventure a transformé sa vie et, à chaque expédition, il n'est plus la même personne, il vit une transformation.

C'est une transformation qui relie à la fois au réel, mais aussi au passé et au futur. Il y a là une prise de conscience de l'individu face à son entourage, face aux autres, mais aussi face à soi-même à la place qu'il occupe dans l'espace. Il y a là cette contemplation de quelque chose de plus grand que soi. Plus l'alpiniste avance vers le sommet et plus il se détache de son corps et entre dans une sphère divine. Tout comme être entre la vie et la mort.

Les dieux éthérés s'évanouissent au pied des cimes, en attendant que les hommes les retrouvent, beaucoup plus tard à leurs sommets.²⁴

²³ Samivel, Cimes et Merveilles, Paris, Arthaud, 1975, p.113

Les souffrances physiques quoique très réelles, ne semblent plus atteindre l'humain. Il y a le corps, mais il y a l'âme. Mais les deux entités sont distinctes. La réalité se détache, les peurs disparaissent. La mort est présente, mais elle ne fait plus peur, comme le mentionne le sujet 3.

La caverne, c'est l'abri, tout comme la tente dans l'expédition. C'est cette forme de caverne qui protège l'humain, qui le réconforte, le protège. L'abri devient un élément aussi important que le sommet en soi. Il est aussi là où on se rencontre et où l'on rencontre les autres. C'est la communauté, le besoin de l'autre. C'est la maison, l'humain qui à la fois s'enracine et se socialise. Ainsi, par ce passage, cette transition, ce besoin de revenir, l'être humain voit l'autre versant. Nous n'y voyons plus l'extérieur de la montagne, mais plutôt son intérieur. C'est l'expérience humaine dans toutes ses dimensions. Sous cette forme, ce schéma apparaît aussi comme la pyramide de l'Égypte mais par son inversion, on y voit le tombeau.

Les pyramides d'Égypte sont depuis toujours un objet de fascination. Si nous savons que ce sont toutes des tombes de pharaons ou des membres de leurs familles, nous ignorons en revanche l'origine de leur forme, évolution tumulus funéraires, figure symbolique des rayons de soleil ou escalier vers le ciel ? Les peuples d'Amérique centrale construiront eux aussi des pyramides, bien plus tard, mais ce seront des temples, dont la plupart restent à découvrir dans la jungle profonde.²⁴

²⁴ Samivel, Cimes et Merveilles, Arthaud, Paris, 1975, p. 86

Ce tombeau est le symbole même de toute l'expérience humaine à travers la montagne. Symbole de la vie. Tout comme la pyramide, c'est son intérieur qui est l'origine même de la pyramide. Ce que nous voyons de l'extérieur à une tout autre réalité à l'intérieur. Mais l'un ne va pas sans l'autre, tout comme le cycle de la vie et de la mort. Car plus on monte et plus la souffrance est grande et plus le besoin de revenir chez-soi est grand. Le voyage réel est de partir mais de revenir. Le sommet devient alors le passage qui pousse l'être humain à redescendre, à revenir, mais aussi à mieux s'enraciner dans sa vie réelle.

Dans le texte : "D'Égypte à Canaan" article écrit dans la revue Science et Esprit, 52/1, W.

Vogel explique bien l'idée du passage.

Pendant la période liminale des rites de passage, le sujet rituel, individu ou groupe, n'est plus ce qu'il était et pas encore ce qu'il sera. Il est dans une situation ambiguë, il est un "passager". Il a dû se séparer de l'état dans lequel il était, ce qui est souvent comparé à la mort au sein maternel, ou au désert. À la fin de la période, il est réintégré dans le groupe pour y vivre selon son nouvel état, ce qui paraît ainsi un retour à la vie ou une nouvelle naissance. Cette période liminale se passe toujours dans l'isolement loin des autres.²⁹¹

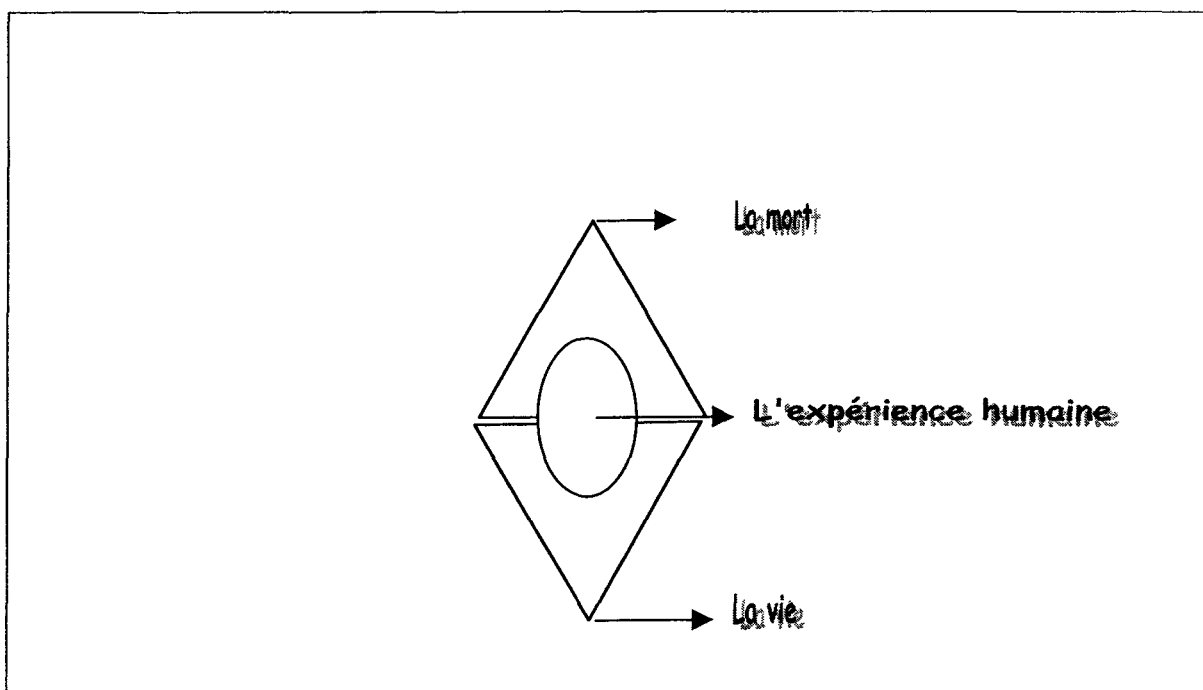
C'est dans l'isolement du sommet, la perte réelle de soi, et de son corps physique et physiologique, qui pousse l'humain à redescendre. C'est aussi le désir de vivre qui le fait redescendre. Car comme le sujet 1 le mentionne si bien, c'est parce que l'on trouve que la

²⁸ Putnam, J., Pyramides éternelles, Paris, Gallimard, 1994, p.15

²⁹ W.Vogels, D'Égypte à Canaan, revue Science et Esprit, 2000, 52/1.

vie est belle que l'on fait attention en montagne. Et contrairement à ce que bien d'autres croient, ceux qui font de la montagne tiennent énormément à la vie, puisque lorsqu'ils sont en danger ils se débattent véritablement pour s'en sortir. Il y a donc ces trois moments très forts dans la montagne : le sommet personnifiant le danger et la mort, la caverne ou l'abri où la montagne nous révèle toute cette expérience humaine où l'humain rencontre son intériorité, son âme et la communauté. C'est la personne, mais cette fois, dans un temps présent, se trouvant face à elle-même et aux autres. C'est le cocon, celui qui pousse à la transformation de l'être, à l'éveil d'une autre identité. Puis il y a le retour, qui est la vie, la réalité. Nous y retrouvons donc un troisième modèle :

2.3 Modèle 3 : L'expérience humaine



Ici les deux modèles sont donc regroupés, car l'un ne va pas sans l'autre. Il faut partir pour revenir, il faut monter pour descendre, il faut apprendre pour comprendre, il faut vivre pour mourir. Plusieurs peuples comme les amérindiens, les égyptiens, les tibétains, les occidentaux et autres cultures ont une spiritualité très proche de la nature. Ils font d'ailleurs le sujet de mon troisième chapitre intitulé l'herméneutique des traditions culturelles et religieuses de la montagne.

TROISIÈME CHAPITRE

VERS UNE HERMÉNEUTIQUE DES TRADITIONS CULTURELLES ET RELIGIEUSES DE LA MONTAGNE

Ce chapitre se veut en continuité avec notre réflexion amorcée. Nous nous demanderons si les grandes traditions religieuses qui utilisent souvent la symbolique de la montagne pour symboliser la rencontre de l'humain avec le divin correspondent à notre lecture de l'expérience. Peut-on reconnaître le double mouvement du sommet et de la caverne au sein des traditions religieuses ? Notre chapitre se construit en deux temps. Un regard plus général porte sur les grandes traditions religieuses. Nous survolerons ainsi les religions qui ont été influencées ou sont encore influencées par la nature.

Par la suite, compte tenu de notre enracinement dans la tradition judéo-chrétienne, nous singulariserons notre regard à travers le trajet du prophète Elie. À la fin, le lecteur pourra constater la pertinence de notre effort de modélisation.

3.1 L'expérience de la montagne au sein de la tradition religieuse

Dans l'histoire humaine, la haute montagne a inspiré à la fois amour et haine, crainte et désir, rêve et cauchemar. Elle a été longtemps perçue comme un lieu inhospitalier aux humains, réservée aux seuls dieux ou démons. Outre les plaisirs primitifs du jeu qui consiste à chercher, à grimper les parois et les abîmes afin de parvenir à un sommet, il y a toute une grande expérience humaine qui se vivra à l'intérieur de cette aventure. Car, en effet, à travers les efforts physiques, à travers les comportements, les sentiments et les états de conscience, il y aura un désir d'atteindre l'absolu symbolisé jadis par le sommet. La montagne voire la nature prend alors une tout autre allure. Elle devient un symbole d'évolution. Bien au-delà de la quête, des peuples entiers se sont tournés vers la nature pour en faire une religion. À travers les cultures, à travers les peuples de différentes nations, la nature et même pour certains, la montagne occupe une place centrale dans la religion. Le modèle numéro un, représenté par le triangle, se retrouve à travers des édifices sacrés, de par le monde, qui ont eux aussi des sommets pointus et une forme pyramidale :

Ainsi, les églises, les synagogues, les mosquées, les pagodes et les monastères, nous rappellent donc ce lien entre le divin et l'humain. Ils symbolisent le domaine des dieux dans les cieux, et leurs bases permettent aux plus communs des mortels de les rejoindre, de faire le lien avec eux.³⁰

Dans le christianisme, les aventures des hommes de Dieu ne sont pas moins fantastiques, mais elles s'accomplissent dans un décor beaucoup plus réaliste. Tout comme la montagne de l'alpiniste, leurs montagnes sont souvent des vraies montagnes que l'on peut pointer sur une carte, et c'est à leur cime, directement en contact avec l'En-Haut, que des personnages

³⁰ Putnam J., Pyramides éternelles, Paris, Gallimard, 1994, p. 6

remarquables comme Abraham ou Moïse rencontreront la Puissance céleste. Elle révélera sa présence par des phénomènes lumineux, des sons, des voix, des signes divers... Certaines de ces étranges hiérophanies ont bouleversé l'Histoire, comme celle vécue par Mahomet sur le mont Hira : l'Islam en est issu. En Inde, dès sa naissance, le Bouddha parvient en sept pas à la cime du monde, image purement symbolique, nous rappelant ainsi la marque du divin. Au cours de sa vie terrestre, Siddhârta Gautama laissera traces de son passage sur des nombreux sommets, au pic du Vautour, à la montagne de Bohar, au mont Ilam, où le Tout-Bon fit à cinq yaksha l'aumône de son propre corps, au pic d'Adam, au mont Omi, etc. Inutile de rappeler le rôle joué par les hauteurs dans tous les épisodes "cruciaux" de la vie du Christ. Ces traditions ne font qu'évoquer, à un niveau plus ou moins transcendé, l'usage réel et constant que certains hommes, à toutes les époques et partout où il les rencontraient, ont fait des montagnes.³¹

La montagne est alors symbolisée ici par la quête même du sommet, tel l'alpiniste, mi-humain, mi-divin, dans sa courte victoire sur la pesanteur, se retrouve à l'apogée de son ascension. La quête de l'autre au sein de l'ascension, représentant l'abri et la communauté, se retrouve entre autres en Orient, plus précisément au Tibet. Les Tibétains habitent la chaîne himalayenne où l'on retrouve le Mont Everest, la plus haute montagne du monde. Les Tibétains sont « entourés » de dieux qui personnifient le bien et ou le mal et qui décident de la destinée de chacun. Ici, la montagne n'apparaît pas comme étant une quête vers le sommet ou une rencontre divine, mais elle est plutôt considérée comme l'abri, la communauté. Ces gens de l'altitude ne grimpent pas la montagne. Ils y habitent, la vivent. Elle est leur abri, leur maison. Donc une façon de vivre une expérience humaine qui se rapproche donc notre deuxième modèle, identifiant ainsi la quête de soi et des autres. Tout comme l'histoire des moines qui peuplèrent les déserts de l'Égypte à la Mésopotamie est une des plus glorieuses épopées du christianisme.

³¹ Samivel, Hommes, Cimes et Dieux, Paris, Arthaud, 1984, p. 58

Elle a de tout temps inspiré peintres et écrivains. Entre le IV^e et V^e siècle, rompant avec la civilisation de leur époque, des hommes prirent alors leurs distances par rapport aux communautés chrétiennes des villes et partirent dans le désert. Au début, ces gens qui entendaient mener une vie chrétienne littéralement excentrique n'étaient qu'une poignée : Antoine, Macaire, Sisoès, etc. Très vite, leur genre de vie étonna et attira. Des disciples les rejoignirent, qui provenaient d'un peu partout. Certains, tel Arsène, avaient occupé les plus hautes charges à la cour impériale, mais la plupart étaient d'origine modeste. En quelques décennies, les cabanes et les grottes dans lesquelles s'étaient installés les premiers ermites attirèrent tellement d'hommes voulant partager leur vie que de véritables colonies monastiques se constituèrent dans les déserts. Leurs noms sont demeurés célèbres : Scété, Nitrie et cette colonie dite des Cellules où s'installèrent ceux qui au "désert" de Nitrie ne trouvaient plus la solitude recherchée. On pressent aisément tous les problèmes que souleva une telle évolution. Il fallait d'abord trouver des rythmes de vie qui concilient les exigences d'une vie les uns à côté des autres dans un désert et le besoin de solitude qui les avait tous poussés à quitter ce qu'ils appelaient " les lieux habités". Après bien des tâtonnements, la modalité la plus communément adoptée fut la suivante : on passerait la semaine dans son ermitage et le samedi-dimanche, on se retrouverait à l'église et dans ses dépendances pour chanter ensemble l'office nocturne, célébrer l'eucharistie et

réglé les quelques questions de gestion qu'il fallait bien résoudre. Car le principe était que chacun devait vivre de son travail manuel, pas n'importe lequel d'ailleurs, mais un travail qui soit compatible et avec les possibilités du désert et avec les exigences de la prière continuelle et du recueillement. On fabriquait donc, avec des moyens de fortune des corbeilles, des cordes, des nattes, que l'économe de la colonie était chargé d'écouler pour procurer en échange quelques produits. Il faut donc savoir que les Saints Pères, qui furent initiateurs et maîtres de cette bienheureuse vie des moines, complètement embrasés par l'amour divin et céleste, et en ne comptant pour rien tout ce qui, chez les hommes, est beau et estimable, s'efforcèrent par-dessus tout de ne rien faire par vaine gloire. C'est en échappant aux regards et par excès d'humilité, en tenant cachées la plupart de leurs bonnes œuvres, qu'ils parcoururent la route qui mène à Dieu. Tous aspiraient avant tout à faire le salut. L'objectif du moine était de retrouver le paradis fermé par le péché du premier homme, d'accéder à la vie des anges, "dans un corps mortel" et d'y goûter "les prémices de la gloire et de la vie divine qu'ils espéraient dans le ciel". L'objet de la prière, le fruit de l'ascèse devaient permettre aux moines d'atteindre à la contemplation, par la connaissance des secrets et des mystères les plus cachés et la vision de Dieu lui-même sur la terre. La nature offre donc avant tout cet endroit idéal pour la solitude, la méditation et la contemplation. Ainsi que la possibilité de devenir autonome par la culture ou la

fabrication de produits qui serviront d'échange. Certains même diront que la retraite au désert n'est pas indispensable pour être ami de Dieu, mais favorise éminemment la conquête de la perfection. Il y a donc en la nature cette aspiration qui ouvre le cœur de l'homme. Le mène à une ouverture spirituelle. À travers les siècles, plusieurs communautés chrétiennes utilisent aussi la nature comme retour à la terre.³²

Travailler dans les champs ou les jardins, c'est aussi être en contact avec son être, la planète voire même le cosmos. Nous retrouvons donc ici la quête longitudinale qui pousse l'humain à une introversion, plutôt qu'une extraversion. La quête ne se trouve plus au sommet, mais ailleurs en lui-même, symbolisant ici la caverne, l'abri ou la tente. Avec l'augmentation des habitants du désert, les grottes autrefois habitées par quelques moines, sont devenues des monastères. Les habitants qui étaient alors peu nombreux devinrent de semaines en mois une communauté où chacun était dépendant des autres pour survivre. Cultiver, fabriquer des instruments ou construire des abris devenait des gestes essentiels à la survie de chacun. Telle la corde qui relie chaque alpiniste, elle nous rappelle le besoin des autres, la confiance, l'amitié et la connaissance de chacun.

³² Références : Evdokimor Paul, 1980. *Les âges de la vie spirituelle : des pères du désert à nos jours*, 3 éditions, Paris, Déclée de Brouwer, 235 pages et Gagnon Luc, *Échec des écologistes ? Bilan des décennies 70 et 80*, Québec : Éditions du Méridien.

En Orient, plus précisément, en Chine, les moines appelés « sennin », désignent le Sage, ou « Celui de la montagne », qui, dans des temps, des cultures et des mythologies différentes, et sans être jamais concertés, ont un jour ou l'autre eux aussi abandonné les villes et les plaines pour s'engager, avec une souriante obstination, dans l'univers des cimes. Ils savaient découvrir là-haut, naturellement offerts, les éléments nécessaires aux mues intérieures, aux métamorphoses de l'âme, ailleurs moins aisément réunis : la solitude, l'espace, le silence. Ils savaient aussi que l'altitude est à la fois ascèse et opulence, et qu'elle a de tout temps ménagé aux êtres assez simples de cœur et humbles d'esprit pour rester vraiment lucide des confrontations décisives et des réponses.³³

On y retrouve ici, les effets physiologiques causés par l'altitude. Malgré ces moments de solitude et de silence, les sennins faisaient aussi face à une autre réalité soit celle de l'altitude. Cette quête du sommet n'était pas alors sans danger pour les sennins, tout comme celle de l'escalade.

Ce même ascète tibétain, Milarepa, qui savait si bien voler, écrivit au XI^e siècle de notre ère : "Dans le désert de pierre des montagnes, il existe un étrange marché : on peut y troquer le tourbillon de la vie contre une béatitude sans limites."³⁴

Il décida ainsi d'aller à la caverne de dragkar (signifiant très grande peine) où il voulut pratiquer la méditation. Puis il demeura longtemps dans la solitude himalayenne en y ajoutant : "la montagne sgam-po-dgar (retraite

³³ Denis Jean, Les clefs de l'Himalaya, Paris, Cerf, 1986, p. 128

³⁴ Samivel, Hommes, Cimes et Dieux, 1984, p.58

tranquille) est à l'Est, tel un roi sur son trône. À l'horizon, les monts ressemblent à un châte blanc qui flotte."³⁵

Il y a donc là les deux réalités présentes dans un mouvement similaire aux battements du cœur humain, décrivant la quête du sommet avec les effets réels de l'altitude puis le besoin de s'isoler dans l'abri, de retrouver le silence des cavernes pour la méditation.

Avant la conquête par les Européens, le Mexique et l'Amérique centrale étaient le berceau de peuples et d'empires divers.

Pendant des siècles, ils ont bâti des milliers de pyramides en général à degrés et couronnées par une terrasse.³⁶

Les Aztèques, l'ancien peuple du Mexique, bâtirent des temples pyramidaux pour adorer leurs dieux.

On avait accès aux deux sanctuaires en gravissant deux escaliers distincts. Leur principal dieu était le soleil, et ils croyaient le maintenir en vie en lui offrant du sang humain. Sur ce codex, des prêtres accomplissent des sacrifices en hommage aux forces de la nature.³⁷

Le sacrifice au sommet des pyramides nous rappelle encore le danger de l'altitude personnifiée cette fois-ci par la mort. Alors que les Aztèques sacrifiaient des vies humaines

³⁵ J. Denis, Les clefs de l'Himalaya, Paris, De Cerf, 1986, p. 171

³⁶ Putnam J., Pyramides Eternelles, Paris, Gallimard, 1994, p. 54

³⁷ Putnam J., Pyramides Eternelles, Paris, Gallimard, 1994, p. 6

au sommet de leurs pyramides pour les forces de la nature, l'alpiniste lui sacrifiait quelques secondes de sa vie pour être au sommet de la montagne.

À l'inverse, dans cette Amérique ancienne la caverne remplit aussi une fonction de premier ordre dans les rites d'initiation.

Elle est un symbole concret d'un passage vers l'autre monde, d'une descente aux enfers. D'après les premiers enseignements qu'on a eus sur le chaman araucan du Chili, ceux-ci réalisaient leur initiation dans des cavernes souvent décorées de têtes d'animaux. Les cavernes de Guerrero, ornées de représentation d'hommes-jaguars olmèques, et le labyrinthe de Chavin en témoignent. Cela nous éclaire également sur la fonction des temples semi-souterrains de Tiahuanaco, décorés de têtes d'animaux fixées aux murs. Par la descente dans le fossé, il favorise le contact avec le monde tellurique.³⁸

Cette descente, ce rite initiatique favorise aussi l'éclosion d'un nouveau moi, d'une renaissance qui ramène l'être humain à la vie.

Tout comme le retour, c'est l'appel à la vie. L'alpiniste est poussé par ce besoin de retourner vers les siens, de reprendre contact avec la réalité, avec son soi et par son expérience humaine vécue en montagne, naître à nouveau.

Nous verrons aussi ce même phénomène plus au nord de l'Amérique, les Amérindiens de l'Amérique du Nord ont un mode de vie qui protège la nature. Ils sont remplis d'un profond respect pour toute chose.

³⁸ Swchartz, Les traditions de l'Amérique anciennes, St Léon de Braye, Editions Dangles, 1982, p. 50

Dans la tradition amérindienne, la révélation divine apparaît comme étant une expérience particulière dans un lieu déterminé. Ces expériences doivent être constamment renouvelées au sein du monde pour préserver l'unité sacrée du peuple. C'est pourquoi la plupart des tribus ont des centres spirituels dans des endroits spécifiques : telle une montagne qui est personnifiée par la présence divine, une vallée, un plateau, un lac, une chute, ou autre lieu naturel. Ces sanctuaires de la nature sont bénis dans la mémoire du peuple et considérés comme des endroits où règnent les forces divines. La communauté se rend avec grand respect en ces lieux pour prier et communier avec le pouvoir spirituel de l'univers. Pour les chamans nord-américains, dont les Amérindiens, les cavernes sont les lieux où les aspirants ont leur rêve et où ils rencontrent leur esprit auxiliaire.³⁹

Dans le christianisme, dans plusieurs écrits bibliques, la montagne est reconnue comme étant un lieu de rencontre entre Dieu et les hommes. Lieu spirituel privilégié, la montagne devient alors un symbole de quête, une quête vers l'Autre. Ce contact si près de Dieu, cette puissance souvent déployée au sommet de la montagne par les hommes de dieux, devient alors une puissance surhumaine, voire même divine. L'humain dépasse sa condition humaine, il devient mi-homme mi-dieu entre le réel et l'irréel.

À l'inverse la caverne, voire l'abri, occupe aussi une place très importante. C'est aussi un lieu de rencontre mais cette fois avec le personnage en soi et aussi avec Dieu lui-même. Ces prochains paragraphes de cette recherche porteront sur notre propre histoire religieuse. Il devient alors important de faire une interprétation théologique de la montagne.

³⁹ Pierre Bourgeault, L'héritage sacré des peuples, Paris, Vecchi, 1999, p.62

3.2. Le trajet d'Élie

Des textes comme celui d'Élie dans le sacrifice du Carmel (1R18, 20-46) et Élie à l'Horeb (1R19,3-21) relatent bien la problématique de ma thèse. Elle se retrouve à l'intérieur même de notre société actuelle et dans l'histoire culturelle et religieuse des peuples. Jetons un premier regard sur le texte biblique d'Élie dans le sacrifice au Carmel, je joindrai mes commentaires personnels ainsi que ceux des exégètes qui ont aussi travaillé sur ce texte.

Un itinéraire à revisiter Elie au sommet et l'expérience de l'échec.

Akhab envoya chercher tous les fils d'Israël et rassembla les prophètes au Mont Carmel. Élie s'approcha de tous les peuples et dit : " Jusqu'à quand danserez-vous d'un pied sur l'autre ? Si c'est le Seigneur qui est Dieu, suivez-le, et si c'est le Baal, suivez-le!" Mais le peuple ne lui répondit pas un mot. (1R 18, 20-21)

Déjà au tout début, Élie prend un certain pouvoir. Il reproche au peuple de ne pas choisir entre Dieu et le Baal, d'osciller entre l'un et l'autre, de boiter sur les deux jarrets.⁴⁰ Au départ de ce parcours, il y a Élie qui engage le dialogue avec le peuple. Il en tient compte, tout comme l'alpiniste entouré de son équipe. Mais vite, le dialogue devient un monologue, puisque le peuple ne répond pas. Une question sans réponse qui nous rappelle la solitude de l'alpiniste au sommet, comme dans le désert sans vie, austère et sans parole.

Cette rencontre se fait sur le mont Carmel qui est un massif montagneux qui plonge dans la mer du sud de Tyr. La montagne est alors belle et bien réelle comme celle de l'alpiniste. Contrairement à l'expédition, où atteindre le sommet devient le but d'un long parcours, les personnages de la Bible se retrouvent déjà au sommet. Mais ce qui est intéressant c'est de voir que ce lieu est déjà hostile où le dialogue, l'échange, le partage seront de moins en moins présents.

⁴⁰ Note de la Bible (Tob), p. 679

Élie dit au peuple : Je suis resté le seul prophète du Seigneur, tandis que les prophètes du Baal sont quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux taureaux : qu'ils choisissent pour eux un taureau, qu'ils le dépècent et le placent sur le bûcher, mais sans y mettre le feu, et moi je ferai de même avec l'autre taureau; je le placerai sur un bûcher, mais je n'y mettrai pas le feu. Puis vous invoquerez le nom de votre dieu, tandis que moi, j'invoquerai le nom du Seigneur. Le Dieu qui répondra par le feu, c'est lui qui est Dieu. Tout le peuple répondit : "Cette parole est bonne. " Élie dit aux prophètes du Baal : choisissez-vous un taureau et mettez-vous à l'ouvrage les premiers, car vous êtes les plus nombreux; invoquez le nom de votre dieu, mais ne mettez pas le feu..." (1R 18,22-25)

Élie se déclare comme étant le seul prophète du Seigneur alors que les prophètes du Baal sont plus de 450 prophètes. Malgré cette solitude, il donne des ordres aux prophètes. On sent alors que se dégage une certaine puissance. Puis le dialogue s'engage. Le peuple à son tour, approuve ses paroles. Mais ce partage est très bref et dès que le dialogue est établi, Élie ordonne, il domine, il n'y a plus de dialogue, il reprend le contrôle à lui seul.

Le taureau, cité dans ce texte, est un animal aussi très puissant. Il incarne la force, l'énergie, la domination. C'est la lutte entre l'humain et l'animal, lutte qui mène à la mort de l'un ou de l'autre. Le taureau représente aussi le sacrifice, celui qui nous rappelle aussi le sacrifice des Aztèques au sommet de la pyramide, celui qui mène à la mort. Le défi devient alors un enjeu où la mort s'engage. Tout comme l'alpinisme, la mort fait aussi partie de la réalité. Le sommet est alors personnifié par le danger de la mort. Le feu est aussi un symbole de puissance. C'est un symbole de vie mais aussi de destruction. On sent déjà que l'enjeu mènera à la mort de l'un ou l'autre des participants.

La présence d'un péril de mort clairement perçu implique d'ailleurs un engagement plus complet, de sorte qu'il cesse d'être un jeu pour devenir une forme intermittente et artificielle d'activité libératrice.⁴¹

Ils prirent le taureau qu'il leur avait donné, se mirent à l'ouvrage et invoquèrent le nom du Baal, depuis le matin jusqu'à midi, en disant : "Baal, réponds-nous!" Mais il n'y eut ni voix ni réponse. Et ils dansèrent auprès de l'autel qu'on avait fait. Alors Élie se moqua d'eux et dit : " Criez plus fort, c'est un dieu : il a des préoccupations, il a dû s'absenter, il a du chemin à faire; peut-être qu'il dort et il faut qu'il se réveille. " Ils crièrent plus fort et, selon leur coutume se tailladèrent à coups d'épées et de lances, jusqu'à être tout ruisselants de sang. Et quand midi fut passé, ils vaticinèrent jusqu'à l'heure de l'offrande. Mais il n'y eut ni voix ni réponse, ni aucune réaction. (1R 18, 26-29)

Dans ce passage, Élie prend encore plus de puissance. Il semble se trouver au près du sommet de la montagne, dominant (de façon physique mais aussi psychologique) tout le peuple. Il se moque des prophètes, ridiculise le Baal. Il dévoile ainsi un autre aspect de lui. Un personnage différent de ce qu'il était au départ. Sa puissance est telle qu'elle semble être fusionnée à celle de la montagne. Une puissance qui ne se connaissait pas, les mêmes forces qui se révèlent lorsque l'alpiniste qui croyait être au bout du rouleau continue quand même à avancer.

Les prophètes se tailladent jusqu'au sang, image même de suicide où les prophètes désespérés ont prêts à mourir, à se sacrifier pour faire apparaître leur dieu. C'est le sacrifice ultime, la mort au sommet.

Élie dit à tout le peuple : " Approchez-vous de moi! " et tout le peuple s'approcha de lui. Il répara l'autel du Seigneur qui avait été démoli : il prit

⁴¹ Samivel. Cimes et Merveilles, Paris, Arthaud, 1975, p. 113

douze pierres, d'après le nombre des tribus des fils de Jacob à qui cette parole du Seigneur avait été adressée : " Ton nom sera Israël. " Avec ces pierres, Élie rebâtit un autel au nom du Seigneur; puis autour de l'autel, il fit un fossé d'une contenance de deux séas à grains; il disposa le bois, dépeça le taureau et le plaça dessus. Il dit : Remplissez quatre jarres d'eau et versez-les sur l'holocauste et sur le bois!" Il dit "Encore une fois !" Et ils le firent une deuxième fois : il dit : "Une troisième fois! " Et ils le firent une troisième fois. L'eau se répandit autour de l'autel, et remplissait même le fossé. (1R 18, 30-35)

Élie continue sa démarche. Il commence à réparer l'autel qui était alors démoli par les partisans du Baal.⁴² Il prend soin d'y rajouter douze pierres qui représentent les douze tribus.⁴³ Il retourne donc aux origines du peuple, comme s'il voulait à nouveau refaire le processus, renouer la relation entre Dieu et son peuple, comme une nouvelle alliance. Sur le sommet, Élie veut refaire le monde. Tout cela il le fait seul, sans aide. Comme un rituel. Ensuite, il ordonne, plus de trois fois, qu'on arrose le taureau. On peut comprendre l'immense foi d'Élie envers Dieu. Il ne craint pas l'eau, il est sûr de lui. Même l'eau n'empêchera pas le feu d'atteindre le taureau. Sa puissance est presque à son paroxysme.

Élie symbolise par là, au-delà du schisme qui les divise alors, l'unité des douze tribus d'Israël. Tout ce rite de l'eau est bien mystérieux. Symbole de la pluie qu'il appelle. Gaspillage volontaire d'un bien précieux. Élie veut-il rendre plus spectaculaire sa réussite ?

À l'heure de l'offrande, le prophète Élie s'approcha et dit : " Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, fait que l'on sache aujourd'hui que c'est toi

⁴² Note de la Bible (Tob), p. 681.

⁴³ Ibid.

qui es Dieu en Israël, que je suis ton serviteur et que c'est par ta parole que j'ai fait toutes ces choses. Réponds-moi, Seigneur, réponds-moi : que ce peuple sache que c'est toi qui ramène vers toi le cœur de ton peuple. " Le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et il absorba l'eau qui était dans le fossé. (1R 18, 36-38)

Ici, il y a encore un changement d'action. Il y a Élie mais aussi Dieu. C'est l'expérience même du sommet atteint où Élie, entre ciel et terre, se fusionne à Dieu. Il interpelle Dieu, il devient le messenger entre lui et le peuple. Mais plus que cela, c'est le symbole même de la cime où Élie est plus dieu qu'homme. Tout comme l'alpiniste, il est au paroxysme de l'expérience physique, psychologique et spirituelle. C'est l'homme qui au sommet de la montagne, dans son ultime réussite, se fusionne.

À cette vue, tout le peuple se jeta face contre terre et dit : " C'est le Seigneur qui est Dieu! C'est le Seigneur qui est Dieu! " Élie leur dit : " Saisissez les prophètes du Baal! Que pas un ne les échappe! " Et on les saisit. Élie les fit descendre dans le ravin du Qishôn où il les égorgea. (1R 18, 39-40)

Changement d'action. Le peuple qui a adressé très peu la parole à Élie, le peuple qui n'a été que spectateur (sceptique) entre maintenant dans l'action. Il se prosterne devant Élie, honteux d'avoir été infidèle à Dieu. Mais Élie n'en reste pas là, il va plus loin car ordonne au peuple de s'emparer des prophètes et les égorge. Même après l'extraordinaire déploiement de Dieu, Élie continue. Cette puissance le domine toujours, il reste au sommet et continue à verser le sang. Mais tout comme l'alpiniste, il devra nécessairement redescendre car cette victoire ne devient que l'ombre de l'échec. Élie perd le contact avec la réalité, cette force qu'il a au sommet, il ne peut la garder. Il doit forcément redescendre

comme l'alpiniste au sommet de sa victoire, s'il y reste trop longtemps, petit à petit sa vie se détériore et c'est la mort.

L'aventure d'Élie sur le mont Carmel relate bien l'alpiniste au sommet de la montagne. Nous avons tout d'abord vu qu'Élie s'adresse au peuple. Il tient compte de leur présence. Il y a donc là le début de l'ascension où tous les membres de l'équipe sont présents. Mais le silence du peuple nous rappelle aussi la solitude d'Élie, dans un lieu désertique que celui du sommet. Il nous rappelle aussi la solitude de l'ascension qui sans cesse ramène l'alpiniste au plus profond de lui-même. Ensuite plus Élie domine par sa puissance et plus il nous révèle un autre personnage différent de ce qu'il était, il reflète ce qu'il est vraiment. Le masque tombe et la personnalité se révèle. Sa victoire semble se conclure par le geste de Dieu qui est aussi à la fois la fusion entre l'homme et Dieu, tout comme l'alpiniste au sommet de la montagne, se fusionne avec la montagne, partagé entre le ciel et la terre. Mais l'atteinte du sommet ou la victoire sur les prophètes est très courte, car la réalité est tout autre. La mort est présente et forcément Élie tout comme l'alpiniste devront redescendre.

La caverne et le Dieu de la brise légère ou l'abris.

Jézabel envoya un messenger à Élie pour lui dire : " Que les dieux me fassent ceci et encore cela si demain, à la même heure, je n'ai pas fait de ta vie ce que tu as fait de la leur. " Voyant cela Élie se leva et partit pour sauver sa vie; il arriva à Béer-Shéva qui appartient à Juda et y laissa son serviteur. Lui-même s'en alla au désert, à une journée de marche. Y étant parvenu, il s'est assis sous un genêt isolé. Il demanda la mort et dit : " Je n'en peux plus! Maintenant, Seigneur, prends ma vie, car je ne vaux pas mieux que mes pères. " Puis il se coucha et s'endormit sous un genêt isolé. (1R 19, 1-5)

Ainsi, Jézabel personnifie la mort pour Élie. Tout comme l'alpiniste au sommet, s'il ne s'enfuit pas, c'est une mort certaine qui l'attend. À nouveau, Élie prend la fuite, il redescend du sommet. À nouveau, il doit se cacher. Il se retrouve à nouveau seul, dans un désert presque total. Le désert représente ainsi le passage, l'introversion. Après le sommet, c'est le retour sur lui-même. Ici, c'est l'expérience humaine qui prend tout son sens. À travers ses souffrances physiques, mais aussi à travers sa solitude, il est désespéré, il demande même la mort. Au sommet de sa gloire, il cherche à mourir. À ce stade, Élie n'en peut plus. On peut voir ici le désespoir qu'Élie ressent où seule la mort soulagerait ses souffrances. Il fait le bilan. Il a perdu ce pouvoir divin, il se sent vide et désespéré. Il s'endort. Le sommeil, c'est aussi l'introversion, les ténèbres la caverne. C'est donc qu'il se libère complètement laissant sa vie à la merci de qui que ce soit ou de quoi que ce soit. Le héros de Dieu, le vainqueur du Carmel, paraît s'effondrer tout à coup. Devant la menace de Jézabel, il fuit, toujours plus loin : en Juda d'abord, puis dans le désert, ce refuge de tous les

hors-la-loi. Il ne semble pas qu'à ce moment il ait eu un autre but que de " sauver sa vie ". Néanmoins sa fuite l'amène au désert de l'Exode et le rapproche de l'Horeb, le Sinaï de Moïse et de l'Alliance. Élie s'enfonce dans le découragement le plus total. Il a honte de son peuple : il voit qu'il ne parviendra plus à l'arracher à l'influence désastreuse de Jézabel. Comme ses pères, il connaît la crise de l'échec. Moïse lui aussi avait connu le découragement devant un fardeau trop lourd à porter, et avait demandé la mort (Nombres 11, 15). Jonas dira à son tour " mieux vaut pour moi mourir que vivre. "

Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : " Lève-toi et mange! " Il regarda, à son chevet il y avait une galette cuite sur des pierres chauffées, et une cruche d'eau; il mangea puis il but, puis se recoucha. L'ange du Seigneur revint, le toucha et dit : " Lève-toi et mange, car autrement le chemin serait trop long pour toi. " Élie se leva, il mangea et but, puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb. (1R 19, 6-8)

Élie vit un vide, il croit avoir atteint ses limites mais voilà qu'un nouveau regain se fait. L'ange est celui qui lui redonne courage de continuer. Il viendra par le vide remplir cette solitude, lui apporter de la nourriture. Ce sont les besoins fondamentaux qui sont comblés. Les besoins nécessaires pour continuer à avancer, tout comme en montagne où l'alpiniste répond à ses besoins primaires. De nouveau nourrit, il peut recommencer. Mais l'ange représente aussi l'autre. Il n'est plus seul, il y a une présence qui l'aide à continuer. Tout comme l'équipe, c'est la cordée qui le pousse à se lever et à continuer. L'ange représente le premier contact avec la communauté, le rappel à la vie. Il marche plus de quarante jours et quarante nuits. Le désert est l'espace infini, le retour sur soi même, la

synthèse de la vie. Élie parcourt sa vie, tout comme l'alpinisme dans les paysages infiniment blancs. Pour Élie, c'est le retour, le retour à la vie.

Là où Moïse a rencontré le Seigneur autrefois (Exode 33, 18-23; 34,5b-9), en ce lieu même, Élie va connaître une expérience de Dieu aussi exceptionnelle. Puisque tous deux, et eux seuls, furent les témoins privilégiés de la manifestation divine, ils seront présents sur la montagne où Jésus révélera sa gloire. (Matthieu 17,1-9)

Il arriva là, à la caverne et y passa la nuit. - La parole du Seigneur lui fut adressée : " Pourquoi es-tu ici, Élie ? " Il répondit : " je suis passionné par le Seigneur, le Dieu des puissances : les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels et tué tes prophètes par l'épée; je suis resté moi seul et l'on cherche à m'enlever la vie." (1R 19, 9-10)

Moment très important où après avoir été rassasié, le voilà qu'il remonte une montagne. Mais plutôt d'atteindre le sommet il se retrouve dans la caverne. C'est l'abri, il retrouve le réconfort, la protection mais aussi la solitude. Mouvement inverse ou plutôt que d'être sur la montagne, il est dans la montagne. En plus une voix dont ne sait où se fait entendre et un premier dialogue se fait. Ici, ce n'est pas Élie qui parle le premier mais bien la voix qui l'interpelle et le questionne. Élie répond sans prendre position. Il ne fait que dire là où il se trouve et qui il est. Il s'identifie tout simplement et attend les prochaines paroles. Élie ne parle plus, il écoute. Il se retrouve avec lui-même, il entre dans cette intériorité qui le pousse à voir sa réalité.

La mention de la caverne, fait référence au creux du rocher, d'où Moïse aperçut Dieu de dos : voici une place près de moi, tu te tiendras sur le rocher quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher, et je t'abriterai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Puis, je retirerai ma main, et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir! Ex. 33,21-23

Le Seigneur dit : " Sors et tiens-toi sur la montagne, devant le Seigneur; voici, le Seigneur va passer. " Il eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il eut un feu; le Seigneur n'était pas dans le feu; et après le feu, le bruissement d'un souffle ténu. Alors en l'entendant, Élie se voila le visage avec son manteau; il sortit et se tint à l'entrée de la caverne. (1R 19, 11-13)

Bien que la voix lui demande de sortir, Élie demeure dans la caverne. Élie redevenu humain craint encore de se faire tuer. Tout comme la tente en alpinisme, la caverne représente alors l'abri, la sécurité, la protection. Comme l'enfant dans le ventre de la mère, il est en contact avec la vie plutôt que la mort (vent, tremblement de terre). En montagne, la tente c'est l'abri qui protège l'humain de la réalité dangereuse comme les avalanches, les crevasses, la tempête, c'est l'arrêt, le retour sur soi-même, c'est l'introspection. Malgré le vent, les hurlements, la tourmente, le tremblement de terre, Élie dans le silence de la caverne ne craint pas. Il reste à l'écoute des autres, à l'écoute de Dieu. Puis Dieu se révèle. Il se révèle dans un bruit ténu, dans un silence nous montrant une tout autre image de lui. Image de vulnérabilité, non de puissance comme dans le premier texte, mais d'un Dieu accessible. Élie sort de sa caverne et vivra une nouvelle transformation, une naissance. C'est le retour à la vie. Le rituel de passage est accompli, l'expérience humaine qui prend toute sa mesure. Il peut retourner à son peuple, tout comme l'alpiniste qui retourne vers les siens.

Le feu, l'ouragan, le tremblement de terre, les ténèbres ont été des manifestations éclatantes et terrifiantes du passage du Seigneur au temps de

l'Exode : passage de la mer Rouge (Exode14,21), don de la Loi (Exode19,16), voir aussi Hébreux 12,18. Mais Dieu n'est pas lié à ce seul genre de manifestation. Sa réalité est au-delà. " Le bruissement d'un silence ténu", "la voix d'un fin silence". Ce qui exprime à la fois le caractère immatériel et insaisissable du Dieu invisible et vivant. Les Chrétiens, qui se représentent parfois le dieu de l'ancien Testament comme une sorte de Jupiter tonnant, devraient ne pas oublier des pages comme celles-ci, où le Seigneur de l'univers se révèle à son ami dans la douceur d'une brise paisible.

Élie est si bien accordé à son Dieu qu'il en reconnaît aussitôt la présence. Il se voile le visage comme Moïse au buisson ardent (Exode 3,6 voir Isaïe 6,1-7), car l'homme ne peut voir Dieu sans mourir. (En Exode 33,22-23).

Dans le Sacrifice au Carmel, Élie quadruple sa force. Il est seul au sommet de la montagne. À partir du moment qu'Élie, par l'entremise de Dieu, déploie sa puissance, c'est l'expérience même du sommet, où Élie est un dieu et non un homme. Entre ciel et terre, il se fusionne à Dieu. Le peuple se prosterne à lui, il est l'Autre, c'est le sommet. Mais que lui arrive-t-il après ? C'est la mort, suite au messenger de Jézabel, il doit fuir pour ne pas mourir. Il se cache dans le désert, où dans sa souffrance de vivre, il implore la mort. Alors qu'Élie à l'Horeb, c'est la communauté. Seul, dans le désert, il rencontre l'ange, (premier contact avec la communauté), c'est le réconfort; il reprend vie. Puis, il y a la caverne, où dans ce lieu obscur et sombre, une voix l'interpelle et le questionne. Alors qu'au Carmel, il était au premier plan, à l'Horeb, il est retiré. Il ne parle pas, il écoute. Mais c'est aussi face à sa vulnérabilité, sa non-puissance et son écoute qu'il entend Dieu.

Ces textes nous informent beaucoup sur l'aspect historique, symbolique, ainsi que les traditions et coutumes du peuple d'Israël.

Les exégètes ont surtout axé sur la foi d'Élie face à Dieu. Sur l'Horeb, Dieu *se* révèle à Élie. Le triomphe d'Élie au Carmel a été extraordinaire. Il est pourtant de courte durée : la persécution de Jézabel reprend aussitôt de plus belle contre lui. Jézabel est aussi l'élément déclencheur qui pousse Élie à redescendre du sommet. Sinon, c'est la mort. Dans ce cas, Jézabel personnifie la mort, le danger réel de mourir, tout comme l'alpiniste au sommet. De nouveau, Élie doit chercher refuge au désert. Il le fait aussi accablé qu'il était, plein d'assurance au Carmel. Cependant, cette fuite au désert est aussi un retour aux sources de la foi des ancêtres. Mais aussi un retour sur lui-même et sur sa réalité humaine. Le désert permet cette introversion. Il est une transition entre le sommet et le retour. Il permet de faire le vide, et de redécouvrir sa place. Le désert est aussi l'endroit où il est le plus désespéré, car il se trouve face à lui-même, face à une réalité qu'il n'a pas connue au sommet, la solitude réelle où se vit aussi l'expérience humaine.

L'ange qui reconforte Élie, l'aide à reprendre pied, puis à revenir jusqu'à l'Horeb, la montagne sainte où Moïse, autrefois, avait reçu la révélation du Dieu d'Israël et de sa Loi.

L'ange représente à la fois la sphère physique, car il lui apporte la nourriture, mais il représente aussi la communauté. À travers sa solitude, ce vide du désert, il y rencontre l'ange, qui le reconfort, qui lui parle. À nouveau, il reprend force et il continue à marcher. Il surpasse ses propres limites. L'ange peut aussi personnifier la communauté, le besoin de l'autre, mais il personnifie aussi cet élan qui nous pousse à continuer quand nous croyons ne plus avoir de force pour avancer. Cet élan, qui fait que nous dépassons nos limites ou

plutôt ce que nous croyions être nos limites. Ainsi, c'est la vie qui fait appel à la mort, la mort qui fait appel à la vie. Cette fin suppose un renouveau, plus précisément une naissance, un retour à la vie.

Une naissance d'un nouveau soi, une transcendance. Et c'est dans cette caverne, que Élie à l'abri de l'orage, du tremblement de terre, des ténèbres, s'ouvrira à nouveau à Dieu. C'est donc dans une telle démarche, entre le sommet, la tente et le retour que l'alpiniste pourra éclore à nouveau vers un nouveau moi. La montagne sera un rituel de passage permettant à l'alpiniste de vivre pleinement l'expérience humaine, pour ensuite revenir et renaître. Elle devient l'image véritable de la montagne inversée. Élie entreprend un exode à l'envers, tout comme la montagne inversée, pour rendre à la foi de son peuple toute la pureté de ses origines. Arrivé sur l'Horeb, Élie a une révélation de Dieu si directe qu'elle égale celle faite à Moïse. Mais cette révélation se fait à l'intérieur de la montagne, c'est-à-dire dans la caverne.

Nouvelle page grandiose de l'histoire religieuse cette rencontre intime de Dieu et d'Élie sur les lieux mêmes de l'Alliance primitive se fera non sur le sommet de la montagne mais bien dans la caverne. Tout comme la réalité de la montagne est non pas la pyramide mais bien le tombeau. En faisant foi du passé et de notre histoire, jetons maintenant un regard sur le présent et sur notre réalité actuelle.

CONCLUSION

POUR AUJOURD'HUI

Lors de cette recherche, plusieurs éléments importants ont ressorti. Entre autres, celui qui décrit la relation établie entre le père et l'alpiniste serait très intéressante à approfondir, elle pourrait être en soi, une autre recherche. Par contre nous préférons ne pas trop élargir notre champ et rester centrer sur le parcours de l'expédition.

Donc à travers l'expérience de la montagne, nous avons élaboré trois modèles. Le premier modèle relate l'ascension vers le sommet, devenant ainsi le seul but convoité par l'alpiniste. Il n'y a là aucune réalité de retour. Seul atteindre la cime de la montagne désigne la fin du parcours. Par ce modèle, la montagne prend une forme pyramidale, symbolisant ainsi un temple ou encore une pyramide, pyramide, que les Aztèques utilisaient pour faire des sacrifices humains en l'honneur des forces de la nature. C'est la mort au sommet. Tout comme l'alpiniste, pour rester en vie, il doit nécessairement redescendre. Ce qui nous ramène à cette autre réalité celle de la mort. Le sommet symbolise donc la mort qui pousse l'alpiniste à redescendre. Le sommet nous apparaît maintenant non plus comme une finalité, mais comme un passage. La mort telle notre réalité humaine qui pousse à la vie tout comme la vie pousse à la mort. Il y a donc inversion du modèle symbolisant ainsi le retour, le modèle numéro deux. Ce modèle prend la forme d'un entonnoir, voire d'une

caverne ou d'un abri. L'abri ici signifie dans l'expédition, la tente, le campement. Il est le lieu même de la maison, de la communauté, du partage de la connaissance de soi et des autres. La tente ancre l'humain, le ressource, lui donne des moments de repos. Ces moments de répit lui permettent de se détendre et de faire le point. L'abri c'est aussi ce désert blanc, qui pousse l'humain à s'intérioriser, à faire le point sur sa vie. Elle n'est plus un lieu physique mais plutôt un état d'âme qui pousse l'humain à faire le bilan et à prendre sa véritable place dans l'univers. La « tente » devient l'expérience humaine vécue dans la montagne, représentée alors par le modèle numéro 3. C'est cette expérience humaine qui ne prend que tout son sens qu'à la fin du parcours. Pour vivre et comprendre son expérience, il faut nécessairement revenir. C'est donc le retour vers les siens, le retour vers la famille, le retour vers la vie représenté alors par le modèle numéro 3, qui est la fin du parcours. Ce modèle, vient alors fermer la boucle. Il devient un tout. Il faut monter pour redescendre, il faut vivre pour mourir, il faut partir pour revenir et comprendre et apprendre à nouveau. L'un ne va pas sans l'autre.

Pour mieux comprendre cette réalité, utilisons donc ce modèle ou une partie de ce modèle dans notre réalité d'aujourd'hui.

Prenons comme exemple les jeux olympiques. Les olympiques représentent aux yeux de plusieurs l'image parfaite du sportif atteignant le plus haut degré de compétition du

fait même le plus haut degré de reconnaissance. L'athlète par des efforts physiques et psychologiques atteint la plus haute marche du podium, la première position, le sommet de la performance. C'est l'athlète qui atteint la performance ultime, la note parfaite. Couronné par la médaille d'or, il est au sommet de sa réussite. Il devient une idole, et aux yeux de plusieurs un dieu. Mais après ? Qu'arrive-t-il à ces athlètes, rois et reines du podium ? Nous les reverrons peut-être après à la télévision, soit dans des entrevues ou dans de nouvelles émissions. Mais cela durera un an, peut-être même deux jusqu'aux prochains jeux. Mais qu'arrive-t-il alors lorsque les prochains jeux arrivent et que l'athlète ne performe plus et n'atteint plus le podium (scandale d'ailleurs bien rehaussé par les médias) ? C'est la chute, la mort d'un moi. L'athlète est complètement déraciné. Le problème ici, c'est que le sommet du podium n'apparaît pas comme un passage mais comme une finalité. L'athlète est laissé à lui-même. Il se retrouve avec plus rien : une vie sociale complètement dépourvue, c'est le vide, le désert. Cette passion qu'il a voué à son sport pendant toute son adolescence et sa vie adulte devient alors une épave. Il se sent vide, seul, abandonné dans un monde qui lui est inconnu. C'est le passage, l'abîme. Il n'y a pas de retour, ni d'inversion. L'expérience humaine est présente mais non réelle. C'est donc aussi à partir de ce moment que l'inversion doit se faire. Afin que cette expérience humaine soit assimilée, il doit nécessairement y avoir inversion. Athlète Canada ⁴⁴ a créé, il y a de cela quelques années seulement, une fondation pour les athlètes qui reviennent des olympiques. Cette

⁴⁴ [Http/www.athletecanada.com](http://www.athletecanada.com)

association a compris le problème réel auquel l'athlète fait face lors du retour des jeux. Ayant misé sur le sommet comme étant un but final, l'athlète n'arrive plus à faire le pont entre le sommet et le retour. Aujourd'hui, cette fondation lui offre un support psychologique afin de lui permettre d'assimiler cette grande expérience, d'en comprendre toute sa valeur, et de se projeter vers le futur.

Un autre exemple, cette fois plus près du monde de la montagne, a été écrit par le rédacteur en chef du magazine " Géo Plein air ", du mois d'août dernier. M. Simon Kretz :

On n'avait jamais vu autant de monde aux deux camps de base de l'Everest et jamais autant entendu parler de cette montagne chez-nous. Sur le versant népalais (Sud), seulement 14 expéditions : 500 personnes, 80 grimpeurs, dont quatre Québécois (l'autre moitié du contingent fleurdelisé se trouvait sur le versant tibétain) venus de 37 pays vivre les mois d'avril et de mai à 5400 mètres et plus. La saison a été relativement calme au sommet (une vingtaine de visites sommitales comparativement à 70 en mai 1999). Cette année encore, nous avons eu droit aux inévitables « premières ». Outre la course du millénaire (un Russe et un Cubain ont été les premiers à atteindre le sommet cette année), le vénérable Babu Chiri Sherpa a battu le record de vitesse (il est parvenu sur le toit du monde en 15 heures et 56 minutes) et la première équipe népalaise toute féminine a touché au sommet.

Jamais tout ça n'avait été autant médiatisé. Entre autres, les nombreux sites Web relatent presque en direct le déroulement des expéditions. Les équipes canadiennes avaient mis le paquet. Celle de Byron Smith par exemple, la plus fortunée du lot avec près d'un million de dollars en commandites, retransmettait des capsules vidéos en direct à CBC Newworld; l'équipe québécoise Everest Millenium, quant à elle, invitait ses fans à suivre l'expédition à RDI et à Matin Express à l'occasion d'entrevues téléphoniques. De plus, on pouvait lire dans le journal de Montréal et le

journal de Québec les péripéties d'une troisième expé, Canada Everest 2000, commandité par Sun Media, société-mère de deux quotidiens.

Un battage média comme on n'en avait jamais vu. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, parce qu'il est rare que les ambitions sportives de nos grimpeurs suscitent autant d'intérêt et qu'il est fort possible qu'une campagne ou deux, sensibilisées aux défis de la haute montagne, soient tentées de soutenir de futures équipes. Pour le pire, parce que qui dit couverture quotidienne dit recherches d'anecdotes croustillantes. Résultats : d'inévitables dérapages. Comme le titre échauffourée rapporté par le National Post (qui avait dépêché un journaliste sur place) entre un reporter américain du site Discovery Channel et le leader de son expédition qui a entraîné l'évacuation d'urgence par hélicoptère du journaliste. Pour le pire comme le titre à la une du Journal de Montréal et du Journal du Québec « chicane sur l'Everest », faisant référence aux tensions grandissantes au sein de l'expédition Canada Everest 2000 entre les membres québécois de l'équipe et le leader Ben Webster. En fin de compte, ce déploiement médiatique fait-il mieux connaître la culture de la montagne ? Le grimpeur Claude Bérubé en doute : « Lorsque les gens m'abordent, on me parle avant tout des problèmes au sein de l'équipe et de la fameuse page couverture », avoue-t-il, lui qui a pourtant flirté avec le sommet et atteint l'altitude respectable de 7840 mètres. « Il est vrai que certains événements m'ont laissé un peu amer. Mais des tensions, dans une équipe, il y en a toujours. » Plusieurs croient que nous n'avons encore rien vu et que chaque nouvelle saison sera marquée d'une couverture accrue des médias. Le jour n'est pas loin où Peter Mansbridge et Stéphane Bureau se joindront à l'Américain Dab Rather au camp de base de l'Everest, pour la retransmission en direct du bulletin de nouvelles de fin de soirée. On relatera alors l'histoire de la montagne, les grandes victoires et les drames humains qui s'y sont déroulés. Les ministres Sheila Copps et Gilles Baril seront sur place pour encourager leurs compatriotes et apporter leur support moral (et leurs petits drapeaux respectifs) aux équipes canadiennes. Peut-être regrettons-nous, alors, l'époque où l'Everest semblait encore inaccessible au commun des mortels et hors de portée d'une commercialisation pure et dure. Regrettons-nous alors, l'époque où l'Everest faisait encore rêver.

Encore ici, nous retrouvons le modèle numéro un où tout est axé sur le sommet, comme but final. Nous avons encore ici, cette réalité olympique où la réussite d'une expédition se fait uniquement par l'atteinte du sommet. Et quelle atteinte! Nous en sommes à chronométrer le plus rapide au sommet! Cette nouvelle réalité est triste. Triste, parce que l'expérience humaine ici n'est relatée que sous forme de paparazzis. Triste, parce que nous ne faisons allusion qu'à la réussite du sommet sans jeter un regard aux centaines d'équipes qui le tentent à chaque année, et qui malgré tout reviennent avec une expérience humaine des plus riches. Qu'est devenu en l'an 2000 l'éthique du plein air ? La question est posée et pourrait être facilement un sujet de doctorat. La symbolique du sommet pousse l'humain à aller plus loin, il fait vagabonder son imagination sur le désir de réussir et d'atteindre de plus grands sommets. Le but premier d'atteindre ces sommets est avant tout d'obtenir une satisfaction personnelle afin d'avancer. Mais n'oublions pas que même si souvent les multiples aventures des cimes sont axées vers les sommets, la réussite de l'humain est aussi de redescendre de revenir près des siens et de rester en vie. Il en va de notre responsabilité de rétablir un équilibre entre la réussite et l'ambition et entre la valeur réelle de vivre une aventure en pleine nature.

De plus en plus, des pourvoyeurs d'aventure comprennent cette réalité et utilisent les activités de plein air à des fins plus axées sur l'expérience humaine. La consolidation d'entreprise est de plus en plus populaire. Le but de ce forfait est d'amener en pleine nature

des équipes naturelles de travail et de leur faire vivre une activité de plein air sous un thème spécifique. Par exemple, l'entreprise a établi qu'il n'y a pas de confiance entre les employés d'un secteur. Pour un, deux ou trois jours, les employés partent en pleine nature faire de l'escalade. Les résultats sont étonnants et très révélateurs. Nous avons donc ici, le modèle trois parfaitement reconstitué. En plus de vivre une aventure avec un but dans ce cas d'atteindre le haut de la paroi, les individus sont en relations constantes. Ce qui pousse à des révélations de chacun à la découverte des autres et aussi à la confiance. Ils reviennent grandis de cette expérience et les résultats pour l'entreprise sont très positifs. Nous retrouvons ce même genre de sorties en plein air pour des jeunes délinquants. Suite à ces sorties, on y voit des changements positifs, majeurs chez l'individu, voire reconnaissance des pairs, meilleure confiance en soi, modification de la personnalité. Voilà donc des exemples réels qui poussent l'être humain par les activités de plein air, à vivre une grande expérience humaine et revenir encore plus transformé.

Mais quoi qu'il en soit, le sommet n'est pas nécessairement la cime d'une montagne. Pour plusieurs, il peut aussi prendre la forme d'un examen oral, d'une entrevue, ou même de parvenir aux fins d'une maladie. Chacun a son sommet à lui, sa montagne à surmonter. Il y a ce désir d'aller plus loin et donc d'aller plus haut. Mais, il y a aussi ce besoin de redescendre et de rester en vie. Telle est la nature. Car le véritable voyage ne se retrouve

pas sur la cime ou sur la marche du podium, ou par la note de son examen, mais au retour ou au départ, entre l'effort et la souffrance, entre la peine et la joie, entre le rire et le désespoir. Tout comme la montagne, ce sont peut être les moments les plus intenses de vivre au jour le jour, ce temps si précieux qui nous échappe qui devient alors le plus important. Prendre le temps de penser aux autres à ceux qui sont loin mais si proches dans nos cœurs. Avoir mal pour se rendre compte à quel point nous étions si bien. La nature nous rappelle cette permanence de vivre au jour le jour. Elle tend la main à la vie qui lui redonne sous forme de soleil, de pluie et de nourriture. La nature est un tout, elle est la vie, elle est la mort, une boucle perpétuelle qui poursuit son cycle depuis tout début de la vie. Il nous appartient de faire de cette vie une montagne de grandes ou de petites aventures qui modifie, qui construit, qui modèle notre expérience humaine pour en ressortir encore plus grand.

BIBLIOGRAPHIE

- Balmory Marie, 1986. *Le sacrifice interdit*, Paris, B. Grasset, 293 pages.
- Beaudet Jean-François, 1990. *Écologie et non-violence sur une planète en danger*, Montréal, Éditions Fides, 166 pages.
- Beaudet, Jean-François, 1985. *Pour une théologie de la non-violence*, Montréal, Éditions Fides, 110 pages.
- Bedetti S. *Les secrets des indiens d'amérique.*, Paris, Éditions de Vecchi, 1999, 204 pages.
- Bourgeault L., 1985. *L'héritage sacré des peuples*, Paris, Les Presses Métropolitains Inc., Édition s de Mortagne, 139 pages.
- Brière Jean, Castanié Raymond, Chartier Vincent, Danchin Michel, Feder José, Georges Pierre, Gilbert Pierre, Gilbert Maurice, Girard Raymond, Gonnet Dominique, Honoré Alphonse, Lamarche Paul, Lestienne Michel, Miller Jean, Perrot Daniel, Troacdec Henri, Turk André, Wiéner Claude. *Des exégètes au travail, écouter la Bible. Au temps des Rois, 5. (Premier livre des Rois et deuxième livre des Rois).*, Drogeut-Ardant. Desclées de Brouwer, p.-p. 74-89.
- Buhler P., 1989. Humain à L'image de Dieu. *La théologie et les sciences humaines face au problème de l'anthropologie*, Genève, Labor et Fides, 332 pages.
- Caduto Michael J., 1989. Brucha Joseph, *Keepers of the Earth*, Fulcrum, 209 pages.
- Denis J., 1986. *Les clefs de l'Himalaya*, Paris, Éditions de Cerf, 224 pages.

De Colombel Christine, 1985. *L'alpinisme Randonnée et Trekking*, Larousse, 161 pages.

Dufour Jules, " *Le patrimoine de l'humanité* ", dans "*L'éthique du développement, entre l'éphémère et le durable* ", sous la direction de Jules Dufour, Chicoutimi : Université du Québec à Chicoutimi.

Evdokimor Paul, 1980. *Les âges de la vie spirituelle : des pères du désert à nos jours*. 3 éditions, Paris, Déclee de Brouwer, 235 pages.

L'Escale Nautique, 1990. *Des gagnants, des perdants et un disparu*, No 12, p. 42.

Gagnon Luc, *Échec des écologistes ? Bilan des décennies 70 et 80*, Québec : Éditions du Méridien.

Guy Jean-Claude, 1976. *Paroles des Anciens, Apophtegmes des pères du désert*, Paris : Édition du Seuil, 186 pages.

Grenier J. et Quenneville G., 1987. *Long Sentier... Petits Portages, les fondements du plein air*, Québec, Éditions C&C, 226 pages.

Griselin M., 1988. *Huit femmes pour un pôle*, Éditions Albin Michel, 1988, 369 pages.

Hayhurst Jim, *The Right Mountain, Lesson from the Everest on the real meaning of succes*, Toronto : John Wiley & Sons.

Hervieu-Léger Danièle, 1993. *Religion et Écologie*, Paris, Cerf, 255 pages.

Herzog Maurice, 1956. *La montagne*, Paris, Librairie Larousse, 475 pages.

Jacquard, Albert, 1997. *Petite philosophie à l'usage des non - philosophes*, Québec, Livres, Calman-Lévy, 232 pages.

McLuman T.C., *Touch the earth, A self-portrait of Indian existence*, Denver : Simon and Chuster.

Messner R., 1992. *Une vie d'alpiniste*, Paris, Les Éditions Arthaud, 279 pages.

Posselew S., Poswick F., *Table pastorale de la Bible*, P. Lethiellieux Éditeurs, Paris, 1974.

Putnam J., 1994. *Pyramides éternelles*, Paris, Éditions Gallimard, 64 pages.

Roy Gabrielle, 1961. *La montagne sacrée*, Montréal, Beauchemin, 222 pages.

Samivel, 1975. *Cimes et Merveilles*, Paris, Arthaud, 139 pages.

Samivel, 1984. *Hommes, Cimes et Dieux*, Paris, Arthaud, 378 pages.

Simpson J., 1988. *La mort Suspendue*, Paris, Éditions J'ai Lu, 318 pages.

Swchartz, F., 1982. *Les traditions de l'Amérique ancienne, mythes et symboles : olmèques, chavin, mayas, Aztèques, Incas*. St Léon de Braye, Éditions Dangles, 295 pages.